

Maria Car *née* Gasparac

D'UNE RIVE À L'AUTRE



Mémoires d'une vie

*(nouvelle édition revue & augmentée
de "J'étais une fois")*

Maria Car *née* Gasparac

D'UNE RIVE À L'AUTRE

Mémoires d'une vie

*(nouvelle édition revue & augmentée
de "J'étais une fois")*



Maria Car
née Gasparac

D'UNE RIVE À L'AUTRE

Mémoires d'une vie
(nouvelle édition revue & augmentée
de «*J'étais une fois*»)

du même auteur :

“J’étais une fois - Mémoires d’une vie”

à l’initiative de la revue “*Pleine vie*” Paris mai 2004

“D’une rive à l’autre - Mémoires d’une vie”

nouvelle édition revue & augmentée de “J’étais une fois”

Imprim’Ad Hoc, imprimeur à Paris, 2019

*Cet ouvrage a été patiemment repris, préparé, mis en forme et corrigé par **Véronique Bonhomme**.*

Qu’elle en soit chaleureusement remerciée ici !

*Maquette d’**Etienne Pattou**.*

*Les compléments tirés à part en 2024 sont dus au talent de **Matthie Ribouchon** :*

“Le Petit Hérisson” & “Les Pensées de Maria”

couverture :

village croate de Plesce photographiée par l’auteure

© Maria Car - 2024

Préface

Si j'écris ces mémoires, c'est pour rendre hommage aux miens aujourd'hui disparus.

A ma Mère pour son immense courage, qui a quitté son pays natal sans jamais pouvoir y retourner, qui a assumé toutes les difficultés et les épreuves de sa vie avec une grande dignité, comme le font les gens humbles.

A mon Père, Joseph Gasparac, trop tôt disparu et si peu connu, avec lequel nous avons été déracinés et grâce auquel nous avons été replantés dans un pays où la paix et la démocratie règnent.

A mes deux frères aînés qui ont été le soutien et la mémoire.

A mes deux plus jeunes frères, nés en France, à leurs enfants et petits-enfants, pour qu'ils n'oublient en rien leurs racines.

Je veux aussi rendre un hommage particulier à celui qui a toujours été à mes côtés et m'a soutenue dans tous les moments difficiles, avec lequel je me suis pleinement réalisée et sans lequel ma vie n'aurait pas été aussi riche, tant sur le plan sentimental que professionnel. A Alojz, mon Mari...

Aujourd'hui, en 2019, cela fait 83 ans que j'ai quitté mon pays. J'y suis retournée en 2016 avec toujours autant d'émotion pour mon village, car j'y ai mes racines, mais peu de souvenirs. J'ai l'impression que la boucle sera bouclée lorsque j'aurais évoqué ce pèlerinage dans la dernière partie de cet ouvrage.

Cela fait 83 ans que je suis en France, qui est mon véritable pays, que j'aime infiniment. J'ai reçu la nationalité française en 2004.

J'aime bien souligner que j'ai obtenu cette nationalité.

***“Personne ne peut empêcher le racisme, car il est humain
et c'est le grand fléau de notre monde.
Durant toute ma vie j'ai combattu le racisme, la différence,
quelle que soit la couleur de notre peau.”***

Maria Car née Gasparac

En ce jour d'octobre 1936... (1^{ère} partie)

En ce jour d'octobre 1936, mon père nous attendait en gare de Metz : ma mère, mon frère Antoine et moi-même. Nous venions de notre Yougoslavie natale. J'avais 4 ans, mon frère 14 ans et c'était la toute première fois que je voyais mon père.

Je suis née dans un petit village, Plesce, au nord de la Croatie, un peu en altitude, tout près de la frontière slovène.

La Yougoslavie était alors un royaume sous le règne du roi Alexandre 1^{er} de Serbie (il fut assassiné en 1934 à Marseille). La Yougoslavie est née après la première guerre mondiale de 1914-1918, à la suite de l'assassinat de l'héritier présomptif François-Ferdinand de Habsbourg d'Este, au trône impérial d'Autriche-Hongrie, à Sarajevo en Bosnie en 1914.

La Yougoslavie était un pays composite cernée par sept frontières : avec l'Italie, l'Autriche, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce et l'Albanie.

Elle était composée de six républiques : Bosnie-Herzégovine (capitale Sarajevo) ; Croatie (Zagreb) ; Macédoine (Skoplje) ; Monténégro (Titograd) ; Slovénie (Ljubljana) ; Serbie (Belgrade), qui englobent les deux territoires autonomes : Kosovo et Voïvodine.

Cinq nationalités sont officiellement reconnues : Serbe, Croate, Slovène, Macédonien et Monténégrin. A cela s'ajoutent les Croates islamisés à l'époque turque : on leur attribua la nationalité musulmane en 1960 et il existe dix-huit ethnies minoritaires, dont les plus importantes sont celles des Albanais et des Hongrois, concentrés respectivement dans le Kosovo et la Voïvodine. On dénombre quatre langues officielles : le Serbe, le Macédonien, le Croate et le Slovène.

La Yougoslavie était une mosaïque de cultures et de confessions religieuses, je crois, unique en Europe et même dans le monde. Il y a cinq religions principales : orthodoxe, catholique, protestante, musulmane et juive. Les catholiques sont principalement Croates et Slovènes. Enfin, deux alphabets sont utilisés : le latin et le cyrillique.



Mes parents : Joseph et Julia Gasparac

La république fédérative fut fondée par Tito en 1945, avec un seul parti : communiste.

Pendant la seconde guerre mondiale le pays fut occupé par l'Allemagne et l'Italie.

Mes parents Joseph Gasparac et Julia née Kramar étaient natifs de deux petits villages voisins, en altitude : Okrivje et Hrb.

Ils se sont mariés en 1918, ma mère avait 18 ans et mon père 19 ans, dans le village de la vallée : Plesce.

Dans ces petits villages de montagne, il n'y avait pas d'autre ressource que le travail du bois, et mon père, avec beaucoup d'autres, a dû quitter son pays pour venir travailler en France, comme bûcheron, après la naissance de mes deux frères aînés : Joseph en 1919 et Antoine en 1922. Ma mère resta seule avec sa mère et les deux enfants dans la maison familiale. Mon père revint quelques années plus tard en 1931, je pense, et est reparti au début de janvier 1933, sans me connaître, quelques mois après ma naissance dans le même village que mes parents, le 30 mars 1932, .

Je me rends compte aujourd'hui de leur souffrance et de leurs difficultés d'être séparés. J'essaie pourtant d'imaginer l'endroit où nous habitions : la maison, les alentours, mais je n'ai ni image, ni souvenir qui me revienne. Me basant sur la mémoire familiale, je sais qu'il existait des arbres en fleurs et magnifiques au printemps, dont on m'avait décrit la beauté, sans pour autant que cela fasse écho à ma mémoire. J'imagine une vie montagnarde de labeur. Je sais que nous avions quelques chèvres, une ou deux vaches, quelques cochons et volailles. Nous vivions tous dans la maison de ma grand-mère.

Il m'arrive pourtant de rêver de mon enfance dans ce pays, mon pays que j'ai si peu connu et où j'ai si peu vécu.

En 1965, près de 30 ans après ma naissance, à l'occasion d'un voyage que nous faisons mon mari et moi en Yougoslavie, pour la première fois nous avons rencontré des gens qui avaient connu ma famille et nous avons été accueillis avec chaleur : on m'avait montré l'endroit où était notre maison (détruite par les bombardements de 1940). J'observais tout cela avec avidité, en essayant de visualiser ces demeures, très modestes, où les gens et les animaux domestiques cohabitaient, les arbres en fleurs, les grands sapins bien droits et majestueux et toute cette beauté alentour, me faisaient monter une grande émotion dans mon cœur. On accédait à cet endroit par un petit chemin bordé de myrtilles.

Ma grand-mère avait un petit moulin qui fonctionnait sur un cours d'eau et où chacun pouvait apporter son grain à moudre pour en faire un peu de farine.

Ma mère faisait tous les jours le chemin à pied, avec une hotte sur le dos, de village en village, à travers la montagne, pour aller vendre quelques produits de notre élevage. Ainsi, nous ne mangions pas les œufs destinés à la vente.

Je ne sais pas beaucoup de choses sur mon grand-père maternel Antoine Kramar. Je sais simplement qu'il est décédé à l'âge de 36 ans en 1914. Il avait été auparavant en Amérique pour y travailler, comme beaucoup d'autres hommes à cette époque. On les appelait "les Américains" à leur retour au pays. Ma mère, qui n'avait que 14 ans quand il mourut, l'avait très peu connu et n'en parlait pas beaucoup, simplement elle disait que c'était un bon et brave homme, qui lui enseignait beaucoup, savait regarder et réfléchir. Il lui avait prédit la grande guerre et que tout le pays serait détruit.

La vie était dure, il n'y avait pas de place pour les sentiments, cela ne veut pas dire que les sentiments n'existaient pas, cela veut seulement dire qu'ils n'étaient pas exprimés.

Quand mon père nous fit venir en France en 1936, ma mère fut dans l'obligation de se séparer de Joseph, mon frère aîné, qui avait contracté la polio et était inapte au voyage ; elle le confia à notre grand-mère. Il avait 16 ans. Elle n'en parla pas beaucoup, nous savions seulement que nous avions un frère resté au pays. A la maison, chacun gardait en soi ses sentiments et ses silences. On ne racontait pas aux enfants les histoires de familles et les douleurs restaient secrètes ; il n'y avait pas de place dans notre vie pour les discussions intimes.

Joseph nous a rejoints en France en 1957, à la mort de notre grand-mère. Il était donc handicapé, il avait 37 ans.

Je dois à Joseph tout ce que je sais de ma famille en Yougoslavie et l'affection que nous nous portions, ainsi que notre rencontre tardive facilitèrent certainement nos confidences.



Mon père Joseph et son frère Drago Gasparac dans les années 1930

Je sais aussi que la longue séparation entre mon père et ma mère avait quelque peu détérioré leur couple.

J'ai appris à ce moment-là qu'à 13 ans, Joseph resta de longs mois alité à cause de sa maladie. Puis, quand il put se lever, il s'occupa des chèvres, il avait aussi appris à faire du tricot. De moi, il aimait à dire que j'étais une enfant espiègle, mais aimée de tous.

C'est lui qui me raconta qu'un jour, alors que j'avais 3 ans, ma mère me trouva au beau milieu d'un nid de vipères, en train de jouer tranquillement avec elles : il ne fallait surtout pas effrayer ces petites bêtes, pour ne pas qu'elles me mordent, et il fallait beaucoup de patience pour que j'accepte de me séparer d'elles, les vipères mes petites amies !!!

Tous les soirs, ma grand-mère faisait brûler de vieux chiffons qui, par la fumée et l'odeur qu'ils dégageraient en se consumant devaient éloigner de notre maison ours, vipères et loups.

Les sentiments affectueux entre mon frère Joseph et moi dataient du jour de ma naissance. A ma venue au monde, le premier geste de ma grand-mère fut de me glisser dans le lit où Joseph était alité à cause de sa maladie : il avait 13 ans. Ce

geste resta un souvenir fort dans sa mémoire.

Lors d'un court séjour où je suis allée voir mon oncle Drago en Croatie (qui avait séjourné avec nous quelques années auparavant en France), je fus très émue lorsqu'il sortit d'une vieille boîte à chaussures, des photos de famille. Nous parlâmes longtemps, je lui posai beaucoup de questions et c'est ainsi que je connais les prénoms de mes grands-parents paternels : Marjam Gasparac et Eva Tomac.

Ils eurent trois garçons : Ivo, Joseph (mon père) et Drago. Ce dernier, qui à 15 ans est parti avec mon père en France.

En 1965, je suis retournée dans mon petit village de la vallée où je suis née, là-haut dans la montagne : ses vieilles maisons qui restaient étaient abandonnées, sauf quelques-unes qui avaient été restaurées et faisaient office de maisons de vacances.

Je n'ai plus retrouvé l'emplacement de notre maison de ma petite enfance et la personne qui m'accompagnait prit soin de me mettre en garde contre les vipères, comme un rappel à une lointaine anecdote...

Il y a encore beaucoup d'ours bruns dans cette région, qui viennent jusqu'aux habitations. Les rares personnes qui habitent encore là sont des personnes âgées.

Mais mon petit chemin était toujours là, bordé de myrtilles.

Dans la vallée à Plesce, j'ai prié dans la petite église du village et parlé avec les villageois. J'étais chez moi, dans mon pays pour un moment... J'aurais aimé retrouver notre maison intacte, mais la guerre de 1940 a tout détruit et, malheureusement l'histoire se répète aujourd'hui.

Pendant la guerre de 1940, ma grand-mère et Joseph durent fuir l'ennemi avec tant d'autres et prirent le chemin de l'exode jusqu'en Italie. Lorsqu'ils revinrent dans leur village, leur maison était détruite et brûlée. Ma grand-mère avait de la famille dans le sud de la Croatie et c'est là qu'ils furent accueillis. Elle y décéda en 1950 à près de 90 ans.

Le départ de mon pays natal... (2^{ème} partie)

Le départ de mon pays natal avec ma mère et mon frère Antoine, 14 ans, en 1936, ne m'a pas marquée, je n'avais que 4 ans. J'étais bien trop petite pour comprendre l'importance de cet événement.

Le voyage a été long en train et j'avais très soif. On m'a raconté, en riant, que j'allais de passager en passager en quête de boisson : chaque passager avait sa bouteille de "Slivovic" qui est une eau de vie de prune (quetsche) et c'était également une boisson nationale en Yougoslavie. Il paraît que j'en ai bu beaucoup !!!

Nous arrivâmes enfin en gare de Metz, où mon père nous attendait. Pour moi, ce fut là notre toute première rencontre, la toute première fois que nous nous voyions.

Je n'ai pas accepté mon père tout de suite : je refusais qu'il me prenne dans ses bras. Je pleurais beaucoup et demandais sans cesse quand nous repartirions chez ma grand-mère. Il me disait qu'il était mon père et je lui répondais que mon père était en France. Pour moi, mon père était un étranger, un étranger qui, de plus, me volait ma mère. J'entrais, en effet, dans une grande colère, le premier soir lorsqu'on me sépara d'elle pour dormir seule. J'avais l'habitude de dormir avec elle. Je hurlais toutes sortes de menaces, dont celle de tout raconter à ma grand-mère qui, bien sûr, les foudroierait. Evidemment, je n'ai jamais revu ma grand-mère et je ne me souviens pas d'elle, mais je devais beaucoup l'aimer : elle avait certainement de l'importance à mes yeux d'enfant pour que je réclame si fort sa présence et la sollicite comme seule personne capable de tout arranger dans ce moment difficile pour moi.

Commença alors une nouvelle vie. Mon père était bûcheron. Nous habitions le petit village de Bazeilles près de Sedan dans les Ardennes, dans les dépendances du château du Baron Huytens de Terbech et ma mère était employée à son service en tant que cuisinière et femme de ménage. Le Baron était célibataire.

Lorsque ma mère servait le Baron à table, j'étais souvent à ses côtés et il m'arrivait de "m'oublier" et de mouiller le parquet ciré et le Baron disait à ma mère, très gênée "*Laisse-la, ne la gronde pas, tu vas essuyer*".

Mon frère Antoine a été tout de suite employé à l'étable.

Mes relations avec mon père se sont vite améliorées, mes réticences à son égard ne durèrent pas longtemps et bientôt une nouvelle activité devint le centre de toutes mes pensées... En effet, la première chose que fit mon père, ce fût de m'inscrire à l'école communale du village de Bazeilles et je fus émerveillée. J'aimais beaucoup l'école, c'était un endroit tout-à-fait nouveau pour moi, je découvrais d'autres enfants. J'adorais apprendre et mes premiers souvenirs datent de ce moment.

A cette époque, il n'y avait ni télévision et, bien sûr, je ne connaissais pas les dessins animés et nous illustrions nos histoires par des images que nous dessinions sur des cartons en les faisant avancer sur le tableau, et cela devenait vivant.

Je ne me souviens pas de mon voyage vers la France, mais l'image du Petit Chaperon Rouge sur le tableau de l'école reste gravée dans ma mémoire et j'aime particulièrement cette histoire.

Je me souviens aussi de l'institutrice de l'école, du chemin que nous parcourions avec mon père sur son vélo pour nous y rendre, de mes chagrins quand il me fallait revenir.

Mon père avait beau m'affirmer que tous les enfants quittaient l'école en même temps que moi à 4 heures, je ne voulais jamais repartir et je pleurais tellement qu'un jour, comme je sanglotais à m'étouffer, il fut obligé de faire demi-tour pour me montrer que l'école était bien fermée, complètement vide. Je ne crois pas que j'étais une enfant capricieuse, mais plutôt que j'étais déterminée, impliquée dans tout ce que je faisais, allant jusqu'au bout de mes idées. Je suis un peu comme ça aujourd'hui, il m'arrive d'être angoissée par la peur de ne pas y arriver. Je veux toujours essayer de bien faire et il m'arrive d'être prisonnière de cette angoisse.

Un petit frère est né en 1937 : Bernard. L'année suivante une petite sœur est venue au monde, elle s'appelait Julia et ne vécut que quelques jours.

En 1939, la guerre fut déclarée, les envahisseurs étaient déjà aux portes de la France et nous devions fuir. C'est ainsi que nous sommes partis sur les routes en exode. Comme je l'ai déjà dit, avec nous, il y avait une famille yougoslave : les Janes. Elle était du même village que nous et nous avons voyagé en même temps pour venir en France. Ils étaient bûcherons eux aussi et c'est donc ensemble que nous avons vécu cet exode.

Dormant dans les fossés, dans les granges, ou dans des maisons abandonnées, pillant comme tout le monde ce que nous trouvions : des vêtements et de la nourriture en nous réfugiant et en nous protégeant des bombardements. Malheureusement, puisque c'était la guerre, les routes étaient surchargées de tous ces réfugiés. Grâce à un contremaître forestier, yougoslave lui aussi, Félix qui habitait à Poix-Terron (Ardennes) nous sommes parvenus dans la région parisienne, dans les bois de Villacoublay, où mon père nous a construit une baraque en bois.

Nous étions tous ensemble. Villacoublay est un aérodrome militaire et, de ce fait, nous ne tardâmes pas à être bombardés. Nous nous cachions sous les arbres, et notre mère nous entourait de ses bras. Je me souviens de ces moments terribles que nous vivions, du bruit, des bombes qui tombaient autour de nous, de la peur que je ressentais. Antoine, qui travaillait au bois avec mon père, disparut un temps : nous les croyions morts. A vivre dans ce fracas continu, nous n'avions plus la notion de l'espace et du temps.

C'est ainsi, dans ces conditions difficiles, que naquit mon autre petit frère, Jean-Paul, en 1941 dans les bois sur la commune de Buc, au mois de mai.

En 1940, une fois encore nous devions fuir avec les habitants. S'en suivirent des jours et des jours de marches pénibles, au milieu des gens, des cycles, des autos chargées, des voitures à chevaux

et au milieu des bombardements incessants. Nous nous cachions dans les bois, les avions faisaient du rase-motte et nous mitraillaient. J'ai su plus tard que c'était l'aviation italienne.

Nous sommes arrivés au bord de la Loire à Gien, nous n'avons pas pu la traverser car le pont venait de sauter et était en flammes. Là, c'était l'horreur, et comme je l'ai déjà dit, je me souviens encore des chevaux gisants, du feu et toujours des morts, du bruit des bombes. Comment ne pas avoir peur quand on voit tant de violence, quand sa mère a peur, quand son père a peur ? C'était ça la guerre : le feu, la mort. Nous dormions à même le sol. Ma mère vivait dans un sentiment d'incertitude, de peur et d'angoisse, qu'elle nous a certainement communiqué, en tout cas, à moi, elle me l'a communiqué : je n'avais que 9 ans.

Au mois d'octobre de cette année 1941, nous arrivâmes à Thoiry. Félix, notre contremaître, nous trouva une nouvelle coupe de bois : les bois de Fleuret, propriété de Monsieur le Comte de La Panouse.

Monsieur le Comte a mis un logement à notre disposition. Nous avons été très bien accueillis par les villageois et la première visite que nous avons reçue fut celle de Monsieur le Curé Michon.

A cette époque, des jeunes gens de Thoiry étaient partis dans des camps de travail en Allemagne. Certains sont revenus, mais d'autres ont donné leur vie pour la France.

Le château et le village étaient alors occupés par les Allemands.

Mon père, toujours bûcheron, aidé de mon frère Antoine, entretenait les bois de Fleuret et de Marmot à la hache et au passe-partout. Le midi, ils ne rentraient pas déjeuner et ma mère dut, à chaque fois, demander un laissez passer aux Allemands, pour leur porter leur déjeuner. Ma mère travaillait au potager du château où œuvraient trois ou quatre jardiniers. Nous, nous avons retrouvé notre école.

Mon père tomba malade et mourut la veille de Noël 1943, il avait 44 ans. Un dimanche, ma mère m'envoya à la messe et elle me dit « *prie bien pour papa, il va mourir* », je ne comprenais pas, mais j'ai prié de toutes mes forces, mais il est mort quand même... Il souffrait d'urémie (Monsieur Léger, qui travaillait à la Mairie comme garde champêtre est venu à l'école pour m'annoncer que mon père venait de mourir). Naturellement, j'avais du chagrin, mais j'étais une enfant et je ne me rendais pas bien compte. De plus, ce décès me donnait enfin un statut : j'étais orpheline. Cela peut paraître bizarre, mais je me sentis grandir à ce moment-là : avant, je n'étais rien, car du fait que nous étions immigrés, nous devions nous tenir à l'écart et tranquilles, nous ne devions faire l'objet d'aucun reproche.

Notre mère s'est mise à travailler sans se plaindre (je ne l'ai jamais vu pleurer), elle nous a fait voir qu'il fallait rester droit.

Cette même année, décéda aussi Madame la Comtesse de La Panouse, née Marie-Hélène Béjot et qui n'était pas une aristocrate à l'origine, mère de Monsieur le Comte Antoine de La Panouse et grand-mère de l'actuel Vicomte Paul de La Panouse (depuis Comte).

Ma mère resta seule avec nous, qui étions encore de jeunes enfants et Antoine devint le soutien

de famille à 21 ans. Il continua quelque temps à travailler dans les bois, puis devint chauffeur de Monsieur le Comte et Madame la Comtesse. Il se maria avec Yvonne en 1951.

Chaque année, nous élevions un cochon qu'on surnommait à chaque fois "Dick", des poules, des oies, des lapins. Je me rappelle que nous avions une année un jar qui faisait office de gardien et personne ne pouvait entrer chez nous avant l'arrivée de ma mère. Mais tout n'était pas pour notre consommation : nous vendions les jambons, les œufs et les oies. Ainsi, pour payer les obsèques de mon père, les jambons furent vendus au charcutier. Il y avait aussi ce genre de troc pour mes cours du soir : soit des œufs ou du lard et du boudin ou encore, un stère de bois.

Les temps n'étaient pas à l'opulence : nous devions nous débrouiller avec les tickets de rationnement et notre santé en souffrait, mais nous étions en famille sous un toit et en sécurité. Notre mère ne tolérait aucun débordement et notre statut d'étranger exigeait que notre comportement soit exemplaire.

Ma mère n'abordait jamais le sujet de leur exil, ni beaucoup celui de son pays : cela a sûrement dû être un terrible déchirement pour elle. Elle taisait ses blessures, ses chagrins, ses difficultés, ses sentiments et sa peine. Elle n'était pas non plus disponible pour écouter mes états d'âme.

J'ai peut-être davantage souffert de ce manque de communication au moment de l'adolescence, j'étais paniquée par les transformations de mon corps, dont j'ignorais tous les éléments et je n'osais pas en parler, persuadée que j'étais gravement malade.

L'intégration de ma famille était totale, nous avions juste des amis yougoslaves, les Janes, qui habitaient Saint-Germain-en-Laye, mais ma mère n'a jamais revu son pays.

En dehors de l'école, pendant que ma mère était au travail, j'avais la garde de mes plus jeunes frères et, d'après eux, je ne fus pas très commode, prenant mon rôle très au sérieux...

A l'école, je fus une assez bonne élève et je suivais quelques cours du soir chez notre instituteur, car à la maison, je n'étais pas aidée pour les devoirs. Monsieur Barassa était un maître assez sévère, mais juste. Tous les matins, nous avions une leçon de morale, nous faisons des fleurs en papier crépon pour entourer le portrait du Maréchal Pétain. L'après-midi, il y avait la distribution de biscuits et de lait vitaminés et deux ou trois fois par semaine, toute l'école allait au champ de pommes de terre, pour ramasser les doryphores : nous avions des boîtes en métal avec une fente et quelquefois ces petites bêtes arrivaient quand même à s'échapper de la boîte... Nous apprenions la couture et le tricot et, pendant la récréation, les garçons aidaient au jardinage et les filles au ménage.

J'étais une enfant frêle et, comme beaucoup d'autres, sous-alimentée. Nous avions un médecin : le docteur Recher, qui était juif roumain, il était recherché par les Allemands et venait - à la nuit tombée - nous soigner gratuitement. Il ordonnait au boucher, Monsieur Rabassier, de nous donner du sang de bœuf à boire, ce n'était pas très bon mais bien aromatisé ; on s'y était habitué et cela combattait un peu notre anémie.

En 1946, j'avais 14 ans après la remise des prix et la petite fête organisée par l'école. Le lendemain, le 14 juillet, j'étais déjà placée dans une famille : Monsieur et Madame Sigriest, avec trois jeunes adolescents. Ils avaient leur maison de campagne à Thoiry et leur appartement à Neuilly.

J'aimais les études et j'aurais certainement aimé apprendre un métier, mais je n'avais pas le choix, car il est inutile de préciser que mon avis n'avait pas été requis.

Tout de suite, j'ai logé dans cette famille, jusqu'au mois d'octobre, puis je les ai suivis à Neuilly. J'ai donc quitté ma famille, mon environnement et mes repères.

La famille pour laquelle je travaillais était gentille. J'ai appris à faire des jours sur des serviettes de table, à repasser le linge. Madame Sigriest me guidait dans les travaux ménagers avec beaucoup de bienveillance, et je lui dois mon apprentissage. Pourtant les conditions de travail et de vie de l'époque étaient très dures, pour moi qui avait une santé fragile, bien loin d'égaliser notre confort d'aujourd'hui : j'aidais au ménage, à la cuisine, au repassage, au grattage du parquet à la paille de fer.

Ce que je vivais mal en plus de ma solitude, c'était le soir : il me fallait prendre un broc d'eau chaude, une bougie, pour regagner ma chambre au sixième étage, sans chauffage...

J'ai travaillé dans cette maison pendant plus d'une année. Je pleurais, ma famille me manquait et je suis finalement tombée malade. Je ne venais à Thoiry que de temps en temps par les cars Citroën, porte Maillot. Je souffrais d'un manque d'affection et j'avais l'impression que le monde se refermait autour de moi. Je ne pouvais pas m'exprimer, avouer que j'étais mal, malgré la gentillesse de mes patrons. Mais j'étais si mal qu'il fallait bien que mon malaise se manifeste d'une façon ou d'une autre. Survint alors une poussée spectaculaire de boutons et je dépérissais. Je suis revenue à Thoiry quelque temps.

Un peu plus tard, j'entrais au service de Madame la Comtesse de la Panouse. Nous étions en 1948, j'avais à peine 16 ans.

Ma vie a complètement changé. Il y avait de nombreux membres du personnel : cuisinier, aide, maître d'hôtel... J'étais l'une des femmes de chambres de Madame la Comtesse. Mon frère Antoine était l'un des chauffeurs : on l'appelait Joseph car Monsieur le Comte se prénomma aussi Antoine. Il y avait déjà deux enfants : Monsieur Paul et Mademoiselle Cécile, en bas âge : une "nounou" s'occupait d'eux, elle s'appelait Mademoiselle Trubert.

Je me suis beaucoup attachée aux enfants par la suite et nos relations furent affectueuses.

Les enfants venaient déjeuner à table avec leur nounou et leurs parents et ne parlaient pas à table, uniquement si on les autorisait. Des précepteurs venaient au château pour leurs études, quand ils étaient petits.

J'étais toujours aussi frêle et je me souviens que lorsque la nounou qui s'occupait des enfants leur donnait du fortifiant, elle m'en offrait toujours une cuillère au passage.

Les chasses étaient grandioses au château. Je me souviens que les chasseurs exposaient en éventail leurs produits de chasse. Nous aidions au service de table du goûter et des dîners, quand les invités proches et de marque restaient pour la nuit.

Je me rappelle qu'un jour, au cours d'un service de table, je tenais un plat d'une main et la saucière de l'autre main : toute la sauce avait coulé sur le veston de l'invité... Je voyais Madame la Comtesse prendre des notes discrètement à table et, le lendemain, elle m'a fait une petite remarque.

J'étais présente à la naissance de Monsieur Raoul et Mademoiselle Agnès. Il y avait, à chaque fois, une infirmière pour aider au début quelque temps, mais notre nounou a vite pris la relève. J'étais en admiration devant cette femme pour son courage. Elle souffrait terriblement d'arthrose aux mains et, lorsqu'elle baignait les enfants, elle les tenait avec ses avant-bras.

Nous avons appris l'exactitude : chacun de nous réglait sa montre et nous attendions, si ce n'était pas l'heure exacte. Cela m'a beaucoup servi tout au long de ma vie : l'exactitude !!!

J'avais pour tâche d'être prête à répondre aux besoins de Madame la Comtesse, de l'aider à s'habiller, ranger ses affaires, préparer chapeau et manteau pour sortir, à se changer pour l'après-midi et le soir pour le dîner, où chacun se mettait en tenue de soirée. Pendant que le maître d'hôtel servait à dîner à la salle-à-manger, je préparais les couvertures pour la nuit.

Le travail au château n'était pas pénible : il n'y avait rien de comparable avec mes places précédentes : il fallait simplement être présente et disponible. Je ne m'occupais ni du ménage, ni du linge de maison : il y avait pour cela nombre de femmes de ménage et de lingères et toujours un personnel dévoué.

Monsieur le Comte était avec nous toujours d'une politesse raffinée et, lorsque nous le rencontrions dans la galerie ou dehors, il nous saluait avec beaucoup de courtoisie, cela m'a marquée, moi qui n'étais qu'une petite femme de chambre de 16 ans à son service. Noblesse de titre, mais aussi noblesse de cœur.

Madame la Comtesse s'occupait régulièrement de ma santé : comme j'étais assez fragile, j'ai dû aller plusieurs fois en maison de santé pendant de longs mois à l'Alpe d'Huez, Arcachon et en Ille-et-Vilaine. J'ai côtoyé de nombreux malades, affronté aussi le monde extérieur et fait l'expérience d'une certaine solitude.

A Paris, Monsieur le Comte et Madame la Comtesse de Vogüé parents de Madame la Comtesse, possédaient un immeuble au Boulevard Saint Germain, où chaque membre de la famille avait un appartement à sa disposition et chacun venait avec son personnel, et toute la famille s'y retrouvait.

Nous y passions les mois d'hiver : c'était un peu la vie parisienne. Je me rappelle avoir été au théâtre du Châtelet voir l'opérette "l'Auberge du Cheval Blanc". Nous allions aussi au bal des cuisiniers dans les salons de la Mairie du XVI^{ème} arrondissement. Il nous fallait des tenues de soirée et Madame

la Comtesse nous prêtait l'une de ses robes longues. C'était moi qui choisissait la robe et j'avais la robe "jonquille", je m'en souviendrai toujours ! Nous étions jeunes, belles, heureuses ; depuis je n'ai plus jamais eu de robe longue, pourtant que j'aurais aimé !!! Pour l'anecdote, quand nous sortions avec mon mari, je n'avais pas de robe longue et il me disait : «tu es plus jolie comme ça au naturel, et quand les femmes ont des robes longues, on leur marche dessus».

L'été nous allions au château de Guignicourt dans les Ardennes, propriété du Comte et de la Comtesse de Vogüé, où toute la famille se retrouvait de nouveau.

Le travail y était restreint : on aidait à l'entretien du linge, car il y avait un couple qui avait les fonctions de personnel et cuisinier, de longue date et plus âgé que nous. Nous faisons de longues promenades lors de nos journées libres, dans la forêt ardennaise.

La Princesse de Merode, sœur de Madame la Comtesse, nous apprenait à faire nos patrons de robes avec une méthode particulière et à confectionner nos vêtements nous-mêmes.

A Thoiry, bien sûr, Madame la Comtesse ne nous autorisait pas à sortir le soir : nous étions mineures, la majorité à cette époque étant de vingt-et-un ans et notre insouciance et capricieuse jeunesse trouvait d'effrontées solutions à ce problème... Nos chambres étaient situées juste au-dessus des appartements de Madame la Comtesse. Aussi, nous huilions les marches de notre escalier et bouchions les fentes avec du papier, pensant faire moins de bruit, mais cela grinçait de tous les côtés, produisant des "cracs" dénonciateurs à chaque pas et plus nous allions doucement, plus cela craquait. Mais nous franchissions l'obstacle, nos affaires étaient soigneusement préparées à l'office, afin que nous n'ayons pas à remonter cet escalier et que nous soyons prêtes le lendemain à reprendre notre service.

Madame la Comtesse ne manquait pas de remarquer notre mauvaise mine au lendemain de ces escapades et nous reprochait d'être sorties, mais nous protestions fortement, clamant notre innocence, même si, et surtout si, elle affirmait avoir entendu des "cracs" et des grincements. Nous étions odieuses et nous mentions avec un bel aplomb !

Mais que j'aimais ces sorties, ces escapades nocturnes, ces ruses entre nous, ce plaisir d'aller danser pour lequel nous étions prêtes à tout. Je me souviens avec plaisir des moments de notre jeunesse malicieuse et de ces anecdotes liées à cette époque. Nous sortions de la guerre et nous voulions profiter à pleine dent des loisirs de la vie.

Un dimanche après-midi, nous étions libres jusqu'à six heures de l'après-midi, nous sommes allées danser et nous avons fait la connaissance de jeunes gens. Ces garçons nous avaient, bien évidemment, demandé où nous habitons et, toutes fières, nous leur avons répondu que nous travaillions au château de Thoiry, cela faisait bien ! Nos dimanches étaient courts : à peine commençons-nous à faire connaissance qu'il fallait déjà repartir et nos nouvelles connaissances ignoraient jusqu'à notre nom.

Le lendemain, ils eurent la bonne idée de téléphoner au château. Madame la Comtesse reçut la communication de ces étourdis. Nous fûmes immédiatement convoquées et, comme à notre habitude, nous nions, protestions et même nous étonnions, affirmant que nous n'étions certainement pas les personnes recherchées par ces jeunes gens, qui, par bonheur, comme je l'ai écrit précédemment, ne connaissaient pas nos noms. Mais Madame la Comtesse n'était pas dupe et nous fûmes sévèrement réprimandées.

Je me souviens aussi d'une autre anecdote au sujet de ces sorties. Il y avait, à l'automne tous les ans, une grande fête dans les bois de Saint-Santin et, naturellement, nous y avons dansé toute la nuit. Nous n'avions qu'une clé pour nous tous (et pas de sac à main) et avons confié cette clé à l'un des jeunes gens qui nous accompagnaient. Au petit matin à 7 heures, devant la porte close, nous constatâmes, avec effroi, que nous avions oublié de demander la clé. Affolées, nous ne savions que faire, mais, fort heureusement, la chapelle du château était ouverte... Saint Antoine doit encore se souvenir de la ferveur avec laquelle nous l'avons prié. Il fallait nous voir dans cette chapelle, le suppliant avec la naïveté de notre jeunesse, ce cher Saint Antoine de nous aider à retrouver notre clé. Soudain, nous entendîmes du bruit sur le gravier de l'allée, c'était les jeunes gens qui nous rapportaient l'objet de notre délivrance : les clés !!!... L'avons-nous seulement remercié de bon Saint Antoine ???...

Quarante ans plus tard, en 1992, alors que j'étais de nouveau au service de Monsieur le Vicomte de La Panouse, il m'avoua avoir été parfaitement au courant de ces escapades !

Alojz Car... (3^{ème} partie)

Lorsque nous sommes arrivés à Thoiry en 1941, au mois d'octobre, Alojz Car, yougoslave et célibataire de 30 ans, était déjà à Thoiry. Il était arrivé en France en 1927. Il avait fait plusieurs petits métiers. Il avait travaillé pendant quelques années aux Usines Renault de Boulogne-Billancourt à Paris et les événements de 1936, ainsi que la crise qui a suivi l'ont poussé à venir à la campagne pour trouver du travail, par l'intermédiaire d'une petite annonce. C'est ainsi qu'il travailla dans différentes fermes du village et alentours. Ce travail dans les fermes était assez pénible : il se levait à quatre heures du matin pour préparer les chevaux, leur donner à manger deux heures avant qu'ils labourent, mais il en était satisfait, car il aimait son travail. Il faut se souvenir qu'à cette époque, le travail des champs n'était pas mécanisé, les chevaux et les hommes unissaient leurs labeurs pour le labour et la moisson, comme pour les gros travaux.

Alojz était aimé par ses bêtes, car il les aimait aussi et il était très apprécié de ses patrons. Il n'y avait pas de sillons tracés plus droits que les siens, cela faisait parfois des envieux.

Alojz connut l'exode comme nous, et il partit sur les routes avec ses patrons, chevaux et charrettes... échappant de peu à la mort : en effet une balle traversa, sa casquette pour aller se loger dans la tête de son patron, le tuant sur le coup et épargnant, par miracle, Alojz. Il revint alors au village avec le corps de son patron et la famille pour laquelle il travaillait. La vie reprit son rythme, il resta encore quelques temps à la ferme et reprit ensuite d'autres activités.

Quand nous l'avons connu, il logeait dans une chambre du café du Commerce au village. Le soir et ses jours de congés, il aidait volontiers au service des clients et il n'avait pas peur de remettre certains clients à leur place quand quelqu'un le provoquait ou se comportait mal ; il était fort et s'il fallait se battre, ce n'était pas lui qui recevait les coups, il les donnait... on se sentait en sécurité avec lui.

Lorsque les allemands occupaient Thoiry, il se mettait souvent en mauvaise posture, refusant leur ordre pour le couvre-feu et divers petits travaux qu'ils demandaient.

C'est ainsi qu'il devint tout naturellement l'ami de notre famille ; il nous aidait dans de nombreux domaines, aidant par exemple mon frère dans le bois. Le dimanche, il était souvent notre invité, notamment lorsque nous tuions le cochon, il avait sa place à notre table familiale depuis le début. Il avait trouvé chez nous une famille, il était notre grand ami.

Avec mon frère Antoine, il me chaperonnait lorsque j'eus l'âge d'aller danser, me ramenant en pleine nuit sur le guidon de son vélo, vers minuit, et il retournait ensuite s'amuser. Il avait, lui aussi sa vie privée amoureuse et sans doute des petites amies, mais il prenait le temps de s'occuper de moi.

J'avais 18 ans et j'avais, moi aussi, un petit ami prénommé Raymond Notre relation était très platonique : pendant une année nous sommes sortis ensemble, il était doux et gentil et nous étions amoureux l'un de l'autre, sans vraiment savoir où cela nous conduirait et nous menions paisiblement

notre flirt. Un jour, Alojz est venu bousculer ma vie et mes sentiments. Il m'a abordée au sujet de Raymond, me demandant tout d'abord si nous pensions nous marier, puis alors que ma réponse était en suspens, il m'a souhaité d'être heureuse, bien que, selon lui, ce garçon n'était pas pour moi et que, de ce fait, je n'avais plus besoin de lui et qu'il allait quitter Thoiry pour Paris.

Je ne m'attendais certes pas à cela, car Alojz avait toujours été là pour me protéger : il était la seule personne à laquelle je m'étais confiée lors de mon séjour de travail à Neuilly, il me comprenait, il savait voir quand j'étais malheureuse. Je me souviens qu'il m'avait donné un petit poste de radio pour égayer un peu ma solitude dans ma chambre du 6^{ème} étage à Neuilly.

Pourtant, j'étais loin de penser qu'il put être amoureux de moi. Nous avons 21 ans d'écart et moi je n'étais qu'un oiseau blessé devant cet homme en pleine possession de cette force et cela me rassurait.

Je me suis rendu compte que j'avais besoin de lui, j'ai beaucoup réfléchi : il m'avoua alors ses sentiments et me dit qu'il ne voulait que mon bonheur. Il ne souhaitait bien évidemment pas me voir épouser Raymond. Je ne savais plus que faire, mes idées se bousculaient dans ma tête et j'ignorais également de qui j'étais amoureuse. Puis la lumière s'est faite : aimée de deux hommes... aimant deux hommes ??... J'eus soudain un flash et tout s'écroula d'un côté, pour se rassembler de l'autre et il devint clair pour moi qu'Alojz était l'homme de ma vie et j'ai choisi !

Je n'avais encore que 20 ans, il en avait 41.

J'ai donc choisi, mais les complications ont alors commencé.

Je rompis, tout d'abord, avec Raymond et, avec le recul, je suis un peu étonnée de la rapidité avec laquelle je lui ai renvoyé toutes les lettres et les photos que j'avais de lui, en une seule fois. Il ne s'attendait certainement pas à être éconduit si brutalement et rapidement ; peut-être pensait-il qu'un jour il m'épouserait, tandis que, dans l'urgence de ma décision, j'ai mis fin de façon radicale à notre relation.

La situation n'était pas facile non plus avec Alojz, soucieux de notre différence d'âge, amoureux et inquiet, il se préoccupait de l'avenir, il me faisait partager ses craintes et ses doutes, bien que pour moi, ma position fut des plus claires : j'avais choisi Alojz et je l'aimais : le reste n'avait pas d'importance. Lui était plus réfléchi !!!

Le drame venait de ma mère. Lorsqu'elle fut au courant de notre relation, elle souligna, tout d'abord, notre différence d'âge, puis, à ma grande stupéfaction elle me fit remarquer nos origines différentes : Alojz était Slovène et nous étions Croates ; mais pour moi comme pour Alojz, nous étions Yougoslaves avant tout. Je fus consternée par cette démonstration imprévue, elle qui lui avait toujours ouvert sa porte chaleureusement comme à un membre de sa famille ; il avait suffi d'une liaison controversée pour réveiller en elle ses préjugés et cette méfiance enfouie vis-à-vis de gens supposés

différents : heureusement, Alojz n'avait pas cette mentalité.

Comme je l'ai déjà écrit plus haut, durant ma vie, j'ai toujours combattu le racisme, la différence, quelle que soit la couleur de notre peau. Chacun de nous est différent et ne ressemble à aucun autre, et, de cette diversité, naît notre liberté et notre grandeur, ainsi que notre dignité de l'accepter... Il faut apprendre à se connaître, car le racisme c'est l'ignorance.

A ce moment-là, je faisais scandale dans ma famille et sur mon lieu de travail.

En pleine panique, je découvris alors que j'étais enceinte. Avec le recul, je pense que toutes les pressions que je subissais, ont été la cause d'une fausse couche de l'enfant que j'attendais. Je suis restée marquée à vie par cet événement dramatique.

Pris dans ses craintes et la peur de ma jeunesse, pensant que je regretterais mon choix un jour et que notre amour était impossible, nous avons, Alojz et moi, décidé d'un commun accord de nous séparer un moment, afin de prendre un peu de temps à la réflexion. Nous n'avions, de toute façon, par les moyens de vivre ensemble.

J'ai dit à Madame la Comtesse que je la quittais, sans trop donner de détails.

J'ai quitté ma famille, mon travail avec Alojz : il n'y avait plus de projet. Je suis allée à Paris : c'était en 1954, j'avais 22 ans.

J'ai dit à ma mère que, quel que soit mon choix je l'assumerais.

THOIRY (S&O)
DOT. TELÉPH. 2 THOIRY
Le 14 août 1954

Je soussignée, Comtesse de La Panouse, reconnais avoir eu à votre service Mademoiselle Maria Jaspars en qualité de femme de chambre pendant 6 années du 1^{er} avril 1948 au 31 août 1954.

Je ne saurais assez faire son éloge tant au point de vue moral que professionnel, et ne puis que louer une jeune fille possédant de si rares et parfaites qualités.

Je tiens à souligner la qualité exceptionnelle de son travail, sa compétence, son activité et son dévouement.

Femme de chambre très brave, propre, d'un caractère bon, égal, d'une honnêteté scrupuleuse et consciencieuse dans les moindres détails.

Elle est d'un rare dévouement et m'a rendu d'innombrables services dans plusieurs occasions, soins des malades, soins des enfants etc.

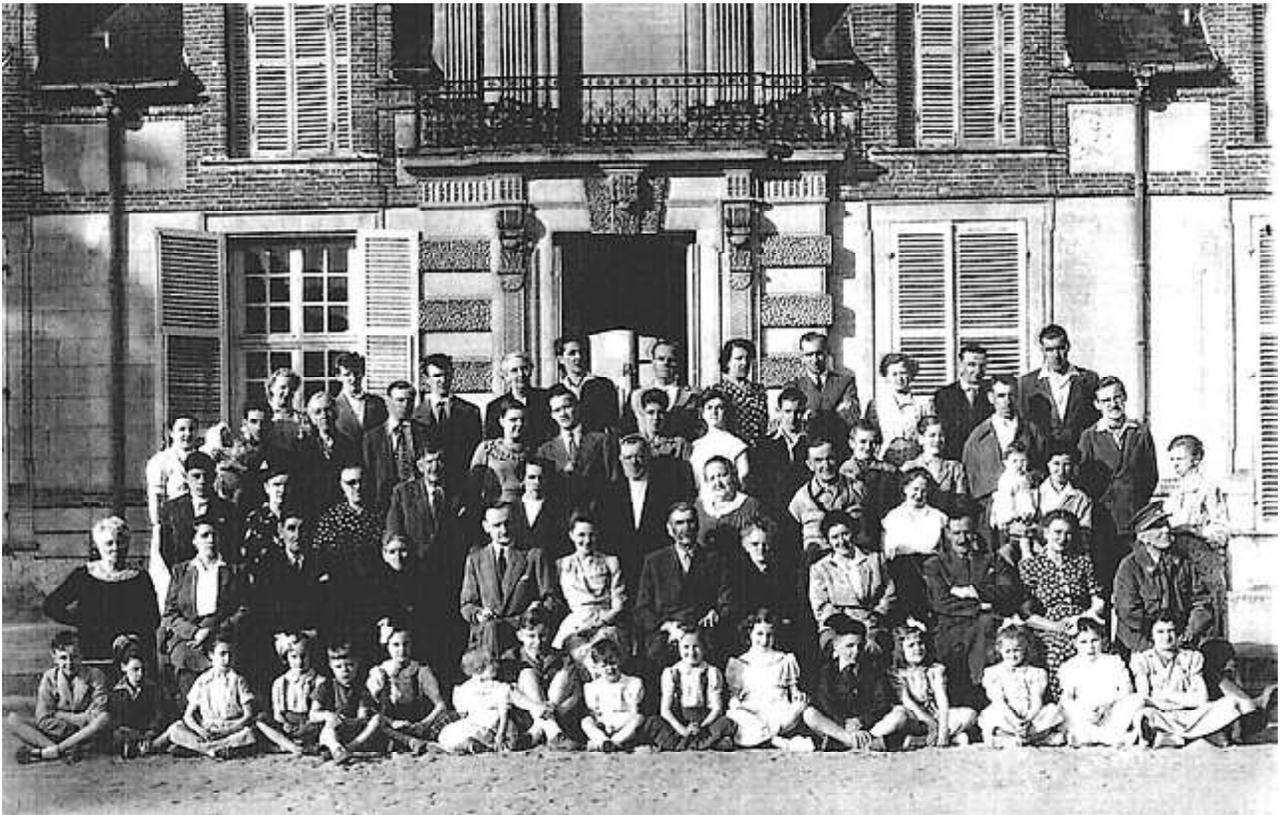
Je tiens à souligner ses mérites auprès des enfants, ayant eu très souvent l'occasion de les lui confier avec une absolue confiance.

Travailleuse, sérieuse, professionnelle, amoureuse et intelligente de sa tâche sont également de ses qualités.

Elle nous quitte de son plein gré et nous la voyons partir avec un très grand regret. Nous sommes très attachés à elle et nous serons toujours très heureux de l'aider et de donner les meilleurs renseignements à son sujet.

Comtesse de La Panouse

Certificat de travail du 14 août 1954 de la Comtesse



La famille de La Panouse en 1954 pose devant le château avec tout son personnel

Alojz, dans le même temps, s'installa à Paris dans le X^{ème} arrondissement, dans une chambre meublée et trouva un emploi dans une entreprise de travaux publics. Moi, je me suis placée dans une famille de cinq enfants rue de Varenne dans le XVI^{ème} arrondissement. Le travail était dur, les patrons pas très chaleureux et l'histoire que je venais de vivre m'avait bouleversée. Je souffrais de solitude et de mal être. Alojz m'avait laissée libre, mais toujours comme auparavant, il veillait sur moi. Il revenait de temps à autre à Thoiry au Café du Commerce où il avait sa place. Moi, je n'avais que très peu de rapport avec ma famille.

Beaucoup plus tard, Alojz me raconta une anecdote révélatrice de ses sentiments pour moi, mais toujours sans vouloir se l'avouer à lui-même. J'allais quelquefois m'asseoir sur un banc dans le petit square du Bon Marché, non loin de la rue de Varenne. Un jour, un jeune homme vint s'asseoir à côté de moi ; nous conversâmes ainsi deux dimanches de suite, puis je ne le revis plus, n'allant plus au square.

J'avais probablement parlé de Thoiry à ce jeune homme au cours de nos conversations, car, n'ayant plus de mes nouvelles, il prit un dimanche un des cars Citroën Porte Maillot, pour se rendre à Thoiry, afin de me retrouver et il entra au Café du Commerce pour se renseigner. Bien évidemment, c'est sur Alojz qu'il tomba ainsi que sur mon frère Antoine. Il s'enquit d'une jeune fille et donna mon nom. Alojz lui demanda ce qu'il voulait à cette jeune fille... puis il l'engagea à repartir aussitôt, lui affirmant que je n'habitais pas Thoiry et qu'il ferait mieux de me laisser tranquille.

Sa sommation fut certainement prise au sérieux par ce pauvre jeune homme, car je ne le revis plus au square du Bon Marché.

Alojz pensa aussitôt qu'une histoire d'amour avait mal tourné et supposa que j'étais dans la peine, que j'avais besoin de lui et entra aussitôt en action.

Pendant l'été, je devais accompagner mes employeurs dans leur maison de campagne en Normandie et c'est là qu'Alojz essaya de me trouver, après avoir pris ses renseignements à Paris. Il emprunta la moto d'un ami et fit le trajet, sans pour autant me trouver, car ce dimanche-là, j'étais absente.

Tant de pressions et de solitude m'avaient rendue dépressive, mon comportement avait paru anormal à mes employeurs qui voulaient tout simplement me confier à une maison psychiatrique.

J'ai appelé Alojz à mon secours, il me sortit de cette fâcheuse situation. Il commença par remettre mes patrons à leur place, avec toute la véhémence dont il était capable, puis il me confia à des médecins qui me prescrivirent du repos dans une Maison en Ille-et-Vilaine pendant deux mois. Alojz venait me rendre visite régulièrement.

Lorsque je fus guérie, je voulais mettre encore un peu de distance entre nous pour faire le point, je partis à Arcachon près de Bordeaux.

Dès mon arrivée, je trouvais tout de suite un emploi chez un médecin dans une famille de deux enfants. Mes patrons étaient charmants et attentionnés et contents de mon travail. Il y avait une cuisinière qui m'a appris à faire la cuisine et la vie reprit. J'étais dans une belle ville, ville d'eau certes, et ma santé s'est améliorée, mais j'étais loin des miens dans une situation difficile.

A cette époque, ma mère ne savait absolument pas où j'étais, ni comment je vivais.

J'avais peut-être "fauté" en aimant Alojz, mais pour mon plus grand bonheur, j'ai suivi mon cœur, je me suis laissée guider par la force de l'Amour et je ne le regrette en rien : j'assumais ma vie et mes responsabilités.

J'en étais là, lorsqu'un jour je vis Alojz arriver sans me prévenir (dans ce temps-là, le téléphone était absent et les communications plutôt inexistantes).



Moi à Arcachon en 1955

J'étais heureuse de lui faire voir que j'allais bien, que j'étais indépendante, que je travaillais et menais une vie saine et tranquille. Le dimanche, je m'offrais des après-midis de balades à la dune du Pilat. Alojz vit bien que, malgré les apparences, je n'étais pas heureuse, aussi, il me proposa de revenir à Paris. Je lui répondis que je ne reviendrais à Paris qu'à une seule condition : celle que nous vivions ensemble. Je vis Alojz perplexe, se gratter la tête, hésiter, peut-être pris de court par tant de détermination, pour finalement acquiescer. Je ne lui laissais pas vraiment le choix.

Après une année passée à Arcachon, nous convînmes donc que je le rejoindrais à Paris à une date précise.

Je fus heureuse de me retrouver à Paris, mais ma venue bousculait un peu les habitudes de vieux garçon d'Alojz, bien organisé, ordonné, rangeant chaque chose à sa place. L'imprévu n'était pas dans sa nature. Mon arrivée désorganisée bouleversa un peu sa vie.

La petite chambre meublée rue du Faubourg-Poissonnière était sans confort. Nous n'avions pas le droit de faire la cuisine, l'eau et les toilettes étaient sur le palier. Nous faisons un peu de cuisine sur une lampe à alcool.

Le dimanche, nous nous promenions sur les grands boulevards, mangeant une saucisse-frites et l'hiver des marrons grillés. J'avais trouvé un emploi chez une pédicure dans l'immeuble. Alojz partait travailler tous les matins à Saint-Ouen.

Ces deux années furent vraiment très heureuses pour moi. Nous vécûmes dans l'insouciance, n'ayant rien à nous : sans meuble, sans voiture, simplement nos affaires personnelles et notre Amour.

Un jour, en voulant remettre de l'alcool à brûler dans le réchaud qui n'était pas complètement refroidi, il y a eu une explosion et les rideaux de la chambre ont pris feu, heureusement sans gravité. Mais après un avertissement, notre logeuse ne voulait plus que nous restions : nous devions prendre une décision.

Ce fut encore moi qui exigeai cette fois le mariage, cela me pesait de vivre en concubinage, retournant une bague que j'avais au doigt pour la transformer en alliance, cachant à tous notre



Mon mari et moi, en amoureux, sur les Grands Boulevards en 1956

situation, évitant les questions : je me souviens de nos difficultés. Le mariage signifiait beaucoup pour moi et Alojz, nous voulions nous engager et nous construire un foyer. Hélas, de nouveau je fus enceinte et de nouveau je perdis mon bébé.

Mais toutes ces épreuves n'ont entamé en rien nos sentiments l'un envers l'autre, bien au contraire. Notre petite chambre meublée n'était pas un logement décent pour un couple, mais il n'était pas facile de se loger à Paris. Après avoir cherché en vain une loge de concierge, la seule solution à nos yeux était de nous placer en Maison.

Cette décision fut prise d'un commun accord, le 21 septembre 1957, nous nous sommes mariés dans l'intimité à la Mairie du X^{ème} arrondissement et à l'Eglise Saint Eugène rue Sainte Cécile dans le IX^{ème} arrondissement, entourés simplement de nos amis intimes : Antoine Janes et Raymond Guichard. Ma mère avait fait le voyage de Thoiry avec mes deux plus jeunes frères, dont Bernard faisant son service militaire et partant ensuite en mission en Algérie. Joseph venait juste d'arriver de Yougoslavie : c'est lui qui me conduisit à l'autel.

Le 1^{er} octobre de cette même année, juste quelques jours après notre mariage, nous étions placés dans une famille au Vésinet, dont le patron était le Directeur des Matelas TRECA.

Connaissant bien le caractère entier de mon mari, j'avais pris soin de le prévenir de la différence de rapport qu'il y avait entre un patron de chantier et le travail d'employé de maison : nous n'aurions pas la même liberté. Il a quitté son entreprise avec laquelle il avait de bonnes relations depuis de longues années déjà. Il m'assura qu'il en était bien conscient, qu'il avait des bras pour travailler et qu'il saurait s'en servir. Personnellement, ayant toujours été placée, je savais bien qu'avoir des bras ne suffisait pas : le plus dur dans cette fonction est de savoir répondre aux exigences à toute heure de ses patrons, être souple et se plier aux horaires élastiques, dus à la profession.

Mon mari eut un peu de difficultés à s'adapter au début et fit de grands efforts, car il n'était pas homme à se plier facilement. Sa première intervention dans la place fut de débrancher toutes les sonnettes, sauf, bien entendu, celle de la porte d'entrée, au grand désespoir de la maîtresse de maison. Mais, comme il était toujours présent là où il fallait et son travail toujours impeccable, en peu de temps nous avions l'entière responsabilité de la maison et nos patrons nous faisaient entièrement confiance, en nous confiant trois jeunes enfants. Mon mari faisait aussi office de chauffeur, en les emmenant à l'école et les enfants nous aimaient bien.

Nous étions logés dans un petit pavillon à l'écart, que nous partagions avec un vieux jardinier.

Bientôt, nous pûmes acheter une petite voiture.

Un jour, nous avons lu dans une petite annonce qu'on proposait de faire des extras en Belgique pour trois mois. Nous avons rendez-vous avec notre nouveau patron à l'hôtel La Pérouse. Le lendemain matin, nous partions dans une superbe limousine avec chauffeur à Knokke-le-Zoute en Belgique.

C'était une grande villa au bord de la mer. Le patron : Monsieur Ortmans, était un industriel de Bruxelles. C'est dans cette villa qu'il recevait ses invités pendant la saison d'été. Il y avait avec nous un autre couple d'extras pour nous aider.

Cette expérience fut une des plus heureuse et des plus enrichissante pour nous. Nous ne nous couchions jamais avant trois heures du matin. Il fallait tous les jours assurer les petits déjeuners, les déjeuners et les réceptions du soir. Monsieur Ortmans était agréable. Il était très satisfait de notre travail ; nous étions fatigués mais heureux. Nous avons renouvelé l'expérience l'année suivante.

Notre mariage... (4^{ème} partie)

Notre mariage fut aussi l'occasion de renouer avec la famille de mon mari en Yougoslavie.

Les parents de mon mari décédèrent sans qu'il les ait revus, à quelques années d'intervalle en 1945. Les liens avaient été rompus : les communications difficiles et la guerre n'arrangeaient rien. Mon mari avait deux sœurs et un frère, qu'il avait complètement perdu de vue. Après différents renseignements, nous avons appris qu'il aurait été en France et nous l'avons cherché pendant de nombreuses années, en vain...

J'ai correspondu pendant plusieurs années avec mon neveu Karl, qui était le fils de sa sœur cadette ; cette correspondance nous était bénéfique à tous les deux. C'est grâce à lui que j'ai pu écrire et parler en Slovène ; il avait 20 ans et habitait à Ljubljana, il avait perdu sa mère très jeune et elle lui manquait.

Lorsque j'écrivis en Yougoslavie pour annoncer notre mariage à la famille de mon mari, c'est de Karl et de sa sœur Angela que j'ai reçu des lettres. Ils m'envoyèrent des photos, me donnèrent des nouvelles de toute la famille et nous commençâmes une correspondance au départ difficile : leurs lettres me servaient, en effet, de dictionnaire. Contrairement à mon mari, j'avais quelque peu oublié ma langue maternelle et je devais tout réapprendre seule (en France, nous parlions français en famille). Petit à petit, à force de travail et de recherche, je pus écrire de longues lettres à mes neveux et principalement à Karl, et nous devînmes très proches.

En 1960, Karl nous rendit une première visite en France, il avait 22 ans. Nous faisons une saison en extra à Deauville pendant le mois d'été et c'est mon frère Antoine qui alla le chercher à la gare de l'Est et fit le trajet pour Deauville en voiture. Il resta avec nous jusqu'à la fin de la saison et nous revînmes à Thoiry. Mon mari lui proposa de rester en France, mais il préféra retourner en Yougoslavie.

Deux ans plus tard, Karl revint en France et y resta. Il trouva du travail et une chambre pour s'y loger.

A cette date, nous étions placés une nouvelle fois boulevard Suchet. Très rapidement, Karl se rendit compte de notre situation et prit conscience que la vie en France n'était pas aussi facile qu'on se l'imaginait en Yougoslavie, et qu'elle était loin de nous permettre un train de vie luxueux.

Quelques années plus tard, Karl nous présenta une toute jeune fille de 18 ans, Slovène elle aussi : Sonia. Elle était seule à Paris, ses parents étaient repartis en Yougoslavie. En 1967, ils se marièrent à Paris et c'est mon mari qui conduisit la mariée à l'autel et moi le marié : nous étions tous très émus. Aujourd'hui Karl et Sonia ont deux enfants et sont grands-parents de quatre petits-enfants.

A cette époque-là, dans notre nouvelle place du boulevard Suchet, nous travaillions dans un appartement assez spacieux. Monsieur était publiciste, Madame n'avait pas d'emploi et il y avait un petit garçon de 10 ans, auquel nous étions très attachés. Nous nous occupions naturellement de tout :

les voitures à laver tous les matins, l'entretien de la maison et la cuisine, ainsi que le service de table. Il n'y avait pas les 35 heures et les journées de travail étaient longues : douze à quatorze heures, et quand il y avait des dîners le soir, c'était souvent jusqu'à minuit et nous n'avions qu'une journée de repos par semaine.

Nous logions dans une petite chambre de bonne au sixième étage de l'immeuble : l'eau était sur le palier et les toilettes aussi.

Souvent, lorsque les patrons s'absentaient le soir, nous devions rester à l'appartement pour le petit garçon, pour qu'il ne soit pas seul et aussi lorsqu'ils partaient en voyage. Notre liberté de sortir était bien restreinte.

Nous avons eu le plaisir de recevoir le soir à dîner quelques fois l'éditeur Robert Laffont et son épouse.

Chaque matin, mon mari emmenait le jeune garçon au collège. Un jour, il devait avoir 12 ans, son professeur lui disant au revoir à la sortie du cours, pensant qu'il ne l'avait pas entendu, Laurent avait répondu "*au plaisir de ne plus vous revoir*", mais son professeur avait eu l'oreille fine et il fut mis trois jours à pied et le professeur avait écrit une lettre à ses parents.

Rentré chez lui, naturellement Laurent se confia d'abord à nous, nous suppliant de ne rien dire à ses parents et de le garder pendant ces trois jours où il ferait semblant d'aller à l'école et, également, de surveiller le courrier.

Naturellement, en aucun cas nous devions être complices de ce complot, nous en avons donc informé sa maman avant que la fameuse lettre arrive. Le soir, en lui préparant son bain, il me fit sortir 3 ou 4 slips pour qu'il y ait beaucoup d'épaisseur, car il se doutait que son papa allait lui donner une fessée... Nous, dans la cuisine, nous attendions avec effroi l'arrivée de Monsieur. Tout à coup, des hurlements nous parvinrent de la chambre : Laurent avait reçu sa fessée.

Nous sommes restés dans cette place pendant 10 ans.

Ce n'est qu'en 1961 qu'il nous devint enfin possible de retourner en Yougoslavie pendant notre mois de vacances.

Notre premier voyage fut extrêmement émouvant, surtout pour mon mari qui l'avait quitté 35 ans auparavant. Nous fîmes le voyage d'une seule traite, sans nous arrêter, nous nourrissant simplement de bananes et de bouteilles d'eau. Auparavant, il m'avait promis que si nous passions près de Venise, nous nous y arrêterions, mais il n'en fut plus question ensuite "*Nous sommes si près !*" me disait-il "*nous sommes si près !*"... Nous arrivâmes dans son village en pleine nuit. Mais pour qui ne connaît pas ces petits villages en pleine campagne en Yougoslavie : il y avait des chemins dans tous les sens et les maisons étaient distantes d'au moins 100 ou 200 mètres les unes des autres. Je lui proposai de

dormir à l'hôtel en ville le premier soir, inquiète à l'idée de nous perdre dans la campagne en pleine nuit, fatiguée par des heures de route, affamée par des heures de jeûne, la tête bourdonnante.

Je fus ébahie par la mémoire extraordinaire de mon mari : *“je me souviens de ma maison comme si je l'avais quittée hier”* m'affirma-t-il. Veronika et Anton, ses neveu et nièce nous attendaient, étonnés de nous voir arriver en voiture. Jamais auparavant une voiture n'était passée par là et, le lendemain, nous découvrîmes, en plein jour, un chemin tout défoncé par les travaux des champs.

La famille de mon mari nous réserva un accueil très chaleureux. Je fus aussi éblouie par cette beauté sauvage, les arbres fruitiers, tout était vallonné, l'herbe était bien verte et ça sentait bon le foin. Tous avaient leur très petite parcelle de terre où ils cultivaient leurs blé, maïs, tournesol : ils ne vendaient rien, c'était pour leur consommation personnelle et celle des bêtes.

Alors, dans chaque famille, il fallait que quelqu'un aille travailler en dehors et comme le pays était pauvre, les hommes partaient en Allemagne, Autriche ou en France. Ils revenaient en été pour faire la moisson. Les femmes restaient au foyer et s'occupaient de tous les travaux de la ferme.

C'est ainsi que cette année-là, nous fîmes la moisson, la batteuse passait de maison en maison et c'était l'occasion d'une grande fête pour nous.

A chaque visite, notre voiture était chargée, comme je l'ai dit plus haut, nous leur amenions tout ce qui manquait : des produits français, mais aussi le nécessaire, tel que : café, chocolat, savons et lessives, tissus. En revanche, nous dégustions leur bon jambon fumé qui sentait le genièvre et, naturellement, la fameuse eau de vie de prune (la Slivovica).

Cette année-là, mon mari eut la joie de revoir sa sœur aînée après près de 40 années de séparation et de non communication : leur dernière rencontre datait des années 30 en France, où elle était venue y travailler avec son autre sœur cadette. Elle avait 78 ans et était déjà très fatiguée et alitée. Elle vivait là avec son fils, sa belle-fille et ses petits-enfants.

Dans la cour, à l'ombre, dormaient dans une corbeille d'osier, deux petits jumeaux de quelques semaines : un garçon et une petite fille, couchés sur un simple oreiller, c'était ses petites enfants.

Nous avons bu du bon lait de vache bien mousseux et tiède.

Sa sœur mourut quelques temps après. Nous restâmes 3 semaines cette année-là.

Mon mari parlait parfaitement sa langue maternelle, mais ce n'était pas mon cas et, là, il fallait que je me débrouille. J'étais attentive, j'écoutais beaucoup et j'observais. Aujourd'hui, je maîtrise le Slovène, mais un peu moins bien le Croate, qui diffère un peu suivant les régions.

La seconde année, nous rendîmes visite à mes deux oncles (les deux frères de mon père qui vivaient dans le sud de la Croatie) avec leur famille.

Je fis donc connaissance avec mes oncles et tantes et les cousins. Je connaissais déjà le plus jeune de mes oncles, qui était avec nous en France avant la guerre et était reparti au pays après la guerre en 1945. Il y a eu à ce moment-là, une propagande de la part du gouvernement de Tito pour un retour au pays. Au sortir de la guerre, on promettait de grandes et belles choses !

Mon oncle partit et je crois que beaucoup furent déçus, car mon oncle nous écrivit qu'il fallait surtout rester en France.



Oncles, cousins et cousines en Croatie en 1963

Il se maria quelques temps après et eut deux enfants.

Le village où habitait mes oncles et tantes et leurs enfants était très pittoresque et nous étions très “regardés” : pensez donc, “des français” en voiture... Les enfants nous poursuivaient en courant, les oies et les cochons étaient en liberté sur les routes. Tout cela était très inattendu pour moi. Cet oncle qui me connaissait, m’aimait particulièrement, lorsqu’il était en France avec nous, il nous gâtait beaucoup, moi et mes frères. Avant que nous ayons pu dire “oui”, le cou d’une oie était déjà tranché. Le lendemain, un petit cochon de lait grillait sur un barbecue improvisé.

Mes tantes avaient, toute la nuit, préparé des salades de choux, de concombres et de poivrons, de la soupe et des gâteaux. Toute la famille était réunie, mon oncle avait ressorti d’une vieille boîte à chaussures, les photos de famille et, pendant des heures et des heures, il m’a raconté les histoires de la famille, je ne m’en lassais pas. A un moment donné, j’ai cru boire de l’eau bien fraîche, mais c’était de la Slivovica, cette eau de vie de prune !!! un souvenir de ma petite enfance... Cette eau de vie était toujours bien au frais au fond d’un puits, car, naturellement à cette époque, il n’y avait pas encore l’eau courante ni de réfrigérateur.

J’y suis retournée quelques années plus tard et c’était la dernière fois que je les voyais.

Les événements de 1968 et Paris bouleversé, la famille où nous travaillions qui, malgré leur attachement à notre égard, devenait un poids pour nous, nous ont incité à chercher un emploi plus calme.

C’est à Vaucresson que nous avons trouvé une place dans une famille sans enfant avec une

grande villa et un parc. Les patrons partaient le matin et revenaient dans l'après-midi. La villa était grande à entretenir ; pour le parc il y avait un jardinier qui logeait dans une petite maison dans le fond du parc.

Le soir, il y avait souvent des dîners qui se terminaient fort tard par un bridge. Nous montions dans notre chambre, qui se situait à l'étage, pas avant deux heures du matin, une fois que tous les rafraîchissements étaient servis et que les invités n'avaient plus besoin de rien.

Nous faisons fonctionner la maison avec dextérité. Les voitures étaient toujours prêtes et étincelantes devant le perron à l'heure dite.

Lorsque les patrons sortaient à leur tour, nos soirées n'étaient pas libres pour autant, car nous devons garder "Tarzan", le chien de Monsieur, qui ne supportait pas de voir son maître sans lui et, chacun notre tour, nous restions à regarder la télé dans le salon, sinon le chien faisait des dégâts et du bruit !!!

Les patrons étaient gentils et bienveillants et nous laissaient entière liberté pour l'organisation de la maison et avaient entière confiance en nous. Monsieur aimait la chasse et nous partions quelquefois en Sologne avec eux, lorsqu'ils organisaient de grandes chasses. C'est ainsi que nous avons reçu et servi Monsieur le Comte de Barcelone d'Espagne.

Entre temps nous avons pu acheter la maison à Thoiry, dans laquelle nous avons été locataires, ce qui nous permettait de venir nous reposer pendant nos jours de congés et, surtout, d'y faire des travaux de rénovation.

Nous sommes restés dans cette place encore 10 ans, jusqu'en 1978, année pendant laquelle mon mari prenait sa retraite bien méritée : il avait 67 ans. Nos patrons nous ont beaucoup regrettés et nous leur avons donné de nos nouvelles de temps en temps !!!

Mon mari avait donc 67 ans lorsqu'il prit sa retraite, et moi j'en avais 46. Nous nous sommes installés dans notre petite maison de Thoiry : quel bonheur d'être libre et de profiter pleinement d'un chez soi, rien que pour soi !!!

Mon mari allait enfin pouvoir se reposer et s'occuper de son jardin et de notre maison. Quant à moi, mes pas me conduisirent tout droit au Château où la famille de La Panouse venait d'ouvrir ce magnifique parc zoologique qui est connu maintenant dans le monde entier.

Je pensais trouver un emploi dans l'entreprise, la restauration ou les boutiques, mais Monsieur le Vicomte Paul de La Panouse me proposa d'être au sein de sa famille, car, avec Madame la Vicomtesse, ils attendaient un heureux évènement. Ils avaient déjà une petite fille, prénommée Colomba et âgée de 4 ans.

C'est ainsi que je rentrais de nouveau au service de cette famille, que j'avais quittée quelques vingt-cinq ans auparavant pour suivre l'homme que j'aimais et me marier avec lui.

Leur petit garçon, Edmond, est né en février 1978.

J'avais trouvé là une liberté que j'avais peu connue dans les autres places où nous étions logés et nourris et avec pratiquement pas d'horaires fixes et réguliers.

Ce fut un grand changement dans ma vie : j'avais enfin des horaires fixes et, surtout, le soir j'étais chez moi avec mon mari, enfin libre !!!

Il faut avoir vécu cette expérience de la vie et du travail pour apprécier ce qu'est la liberté, ce que je n'avais pratiquement jamais vécu avant cela.



Paul, Annabelle, Colomba et Edmond de La Panouse à Thoiry

Cette année-là, en 1978, j'ai pu prendre quelques jours de congés et nous avons décidé, mon mari et moi, d'aller passer Noël pour la première fois en Slovénie, dans la famille de mon mari. L'hiver fut particulièrement rude, on s'en souvient de cette année-là, et nous partîmes par le train.

Le voyage fut long et éprouvant et nous sommes arrivés à Ljubljana tard dans la nuit : personne ne nous attendait, car la famille habitait à 250 kms de la capitale et n'avait pas encore de voiture à cette époque.

Nous sommes restés une partie de la nuit dans la gare et, au petit matin, nous prenions le premier bus en partance. Les routes étaient enneigées et la température avoisinait entre -20 ° et -25 °.

Quelle différence entre les festivités que nous avons en France. Bien sûr Noël était fêté dans chaque famille, avec les moyens dont ils disposaient, mais on était loin de l'abondance et de l'euphorie dont nous disposions en France. En plus, Noël n'était pas reconnu comme une fête par l'état communiste et n'était pas chômé. C'était donc un jour comme un autre, un jour ordinaire !!! Le Nouvel An, par contre, était fêté.

Quelques jours après Noël, mon mari tomba malade : il avait une thrombose à la jambe. Nous étions en pleine campagne, le chemin qui nous menait à la grande route était impraticable par la neige et nous avons fait à pied les 3 kms pour prendre un autobus pour gagner la ville la plus proche, qui était à 20 kms. A cette époque, personne n'avait le téléphone chez soi : naturellement, mon mari fut hospitalisé d'urgence.

Cet hiver-là, l'hôpital était surchargé de malades à cause des chutes sur le verglas et des jambes cassées. Je fis moi-même plusieurs chutes, heureusement sans gravité.

On s'en doute, il n'y avait rien de comparable avec les méthodes de soin et le confort que nous avons en France. J'ai dû confier mon mari, avec beaucoup de recommandations, aux soins de médecins et infirmières qui, je dois le dire, étaient extrêmement dévoués et d'une gentillesse exemplaire. Aussi, j'avais beaucoup d'inquiétude pour l'état de santé de mon mari, car on ne m'avait pas caché qu'il risquait d'être amputé de sa jambe.

Par ailleurs, je dus revenir en France pour chercher l'argent pour pouvoir payer l'hôpital. Un neveu, Jakop, m'accompagnait durant ce voyage qui dura toute une nuit par le train, et par un froid glacial. Arrivés en gare de Lyon à Paris, le lendemain matin, la situation n'était guère plus brillante en France cette année-là. Les routes étaient enneigées et verglacées, et c'est avec beaucoup de difficultés que je pus préparer mes affaires, arrivée à Thoiry.

Après avoir pu faire visiter Paris et avoir rendu visite à mon autre neveu, nous pûmes enfin reprendre le train pour la Yougoslavie. J'étais morte d'inquiétude, n'ayant aucune nouvelle de mon mari. Aussi, dès mon retour, je lui rendis visite. Une semaine s'était écoulée. Je le trouvais, non guéri, mais vivant et ayant tous ses membres. Lorsqu'il put enfin sortir de l'hôpital, nous sommes revenus en France où il fut soigné par notre médecin traitant.

Malgré les méthodes de soins un peu archaïques, je n'oublierai jamais l'accueil chaleureux et la gentillesse des membres du personnel médical Slovène, et je leur dois toute ma reconnaissance et je leur rends un grand hommage.

Nous étions presque en février 1978, on s'en souvient : l'hiver était encore là et la neige n'avait pas encore fondu.

J'ai repris mon emploi chez Monsieur le Vicomte et Madame la Vicomtesse et pu profiter de leur petit Edmond, né en février, un très beau bébé, qui fut ma joie et me fit un peu oublier les épreuves que

je venais de traverser. Je me suis naturellement très vite attachée à ce petit garçon et à sa grande sœur Colomba. Gill, une jeune fille anglaise fut engagée pour s'occuper des enfants. J'ai eu tout le loisir de pouvoir pouponner et je promenais Edmond dans le parc, dans l'ancien landau qui avait servi à Monsieur le Vicomte et aux autres enfants lorsqu'ils étaient petits et que leur nounou les promenait aussi dans le parc.

Ce fut une période bien heureuse que je ne pourrai oublier et je serai toujours reconnaissante à Monsieur et Madame la Vicomtesse de m'avoir fait confiance et pour m'avoir confié les enfants en toute liberté. Le seul inconvénient est que les jeunes filles anglaises se succédaient et que les enfants en souffraient aussi.

Une fois, une jeune fille venue pour quelque temps pour aider à s'occuper des enfants et je l'ai vue arriver en pleurs à la cuisine. Elle m'a avoué qu'Edmond lui avait fait quelques petites misères désagréables. J'allais donc le sermonner un peu, en lui demandant d'être un peu plus gentil avec cette jeune fille affligée. Il m'a répondu qu'elle pouvait repartir chez elle... Et c'est d'ailleurs ce qu'elle a fait !!!

Vivait aussi au château leur grand-mère américaine, qui était douce avec eux et d'une grande gentillesse. Elle fut d'un grand secours lorsque les parents devaient s'absenter.

Les enfants aimaient être avec moi, lorsque j'étais à la cuisine. Ils se souviennent encore aujourd'hui de ces bons moments, lorsque le temps fut venu de faire les confitures, qui étaient ensuite vendues dans les boutiques aux visiteurs. Ils m'aidaient à éplucher les fruits et à "touiller" dans l'énorme bassine : cela nous prenait beaucoup de temps, mais quel plaisir pour eux lorsque la confiture était en pots, de pouvoir disparaître dans la bassine et se régaler à pleines mains...

Edmond pestait toujours de ne pouvoir être à la hauteur de la table de la cuisine et je devais le mettre debout sur un tabouret : c'était dangereux, il voulait aussi toujours les couteaux et il n'était pas dupe quand je lui donnais un couteau qui ne coupait pas. Il me demandait alors à quel âge il allait pouvoir voir ce qui se passait sur la table... Je lui répondais qu'il fallait attendre que son âge soit à deux chiffres

Le château recevait des invités prestigieux, un jour, nous avons la visite d'Henri d'Orléans, le fils du comte de Paris et je servais à table. Je demande discrètement à Monsieur le Comte de La Panouse comment le nommer lorsque j'allais lui servir du vin. Monsieur le Comte lui a demandé tout haut "Henri comment doit-on t'appeler ?" et il a répondu "Monseigneur".

J'ai toujours observé ce mélange de protocole, de respect et de simplicité à la fois. C'était toujours très gai et loin d'être austère, comme on pourrait le croire.

Les fous rires et les exclamations de joie de Madame la Vicomtesse faisaient vibrer les vitres du

château : mêmes les ancêtres dans leurs cadres avaient un petit sourire en coin et semblaient moins s'ennuyer... Chacun se sentait tout-à-fait à l'aise.

Nous avons plus tard la visite du petit prince Robert d'Orléans, fils du Prince Thibault et de la Princesse Marion d'Orléans. Il avait à peu près le même âge qu'Edmond et ils sont toujours restés de véritables amis d'enfance.

Lorsqu'Edmond et Robert partaient à l'école, je leur mettais différentes choses à grignoter dans une boîte, comme de la Vache qui rit.

La vie au château n'était pas pour autant toujours un long fleuve tranquille et, entre autres, il y a eu plusieurs tournages de films

Les salons du château étaient alors complètement transformés en studio de tournage par les cinéastes et les acteurs. Cela représentait de longues heures de surveillance.

Des concerts y étaient aussi donnés.

Les salons étaient aussi loués pour des réceptions de mariages. Tout le mobilier central était alors déménagé et les tapis roulés pour que les traiteurs y installent leurs tables et chaises. Ensuite, dès que la fête était finie, le ménage était fait, le mobilier remis en place.

Les salons étaient alors ouverts au public tous les jours, ce qui demandait un entretien et une surveillance quotidienne...

Travailler au service de Madame la Vicomtesse Annabelle de La Panouse n'était pas triste, ni non plus toujours très facile et, quelquefois aussi imprévisible, mais tellement enrichissant. Avec elle, on apprenait toujours : c'est avec elle que j'ai appris le plus en quelques années, c'est quelqu'un de très chaleureux et hospitalier.

Monsieur le Vicomte Paul en impose toujours par sa prestance, malgré, quelquefois ses négligences vestimentaires.

Mais, lorsque mes patrons étaient en habits et toilettes de soirée ou de sortie, il y avait sans aucun doute quelque chose de noble en eux, dans toute leur simplicité.

Un jour, je me trouvais dans les étages et Madame la Vicomtesse s'apprêtait à sortir du vestibule, elle cria :

“Maria, balancez-moi une paire de chaussures”

Naturellement, comme j'avais acquis de bonnes manières au temps où j'étais la femme de chambre de Madame la Comtesse, je lui répondis :

“Je vais vous les descendre tout de suite !!!”

“Non, je vous dis de me les lancer par-dessus la rampe” me dit-elle

“Mais, vous risquez de les recevoir sur la tête” lui dis-je...

“Alors, visez bien !” fut sa réponse.

C'est bien là sa simplicité américaine : j'y avais perdu un peu de mes bonnes manières. Le style était différent, mais je m'adaptais assez vite.

Ses déjeuners entre amis étaient toujours très conviviaux, avec beaucoup de simplicité, tout en gardant un certain protocole, pour que chaque invité ait la place qui lui était assignée à table.

Je me souviens de ce jour où j'ai eu la joie de servir à table le chanteur Joe Dassin, qui était venu en voisin avec une bonne bouteille de Bordeaux à la main. Je ne me rappelle plus du menu, mais, souvent à ces occasions, il y avait une entrée légère, telle qu'une salade d'orange délicieuse.

Il faut aussi que j'évoque Pâques à Thoiry.

Les œufs à Pâques, l'idée n'est pas originale, mais elle a le mérite de se faire en grand, en très grand. En effet, depuis des années, le Vicomte et la Vicomtesse organisaient une “cherche aux œufs” pour les amis et leurs enfants. L'idée a été étendue aux visiteurs et ravit depuis, chaque année, des centaines d'enfants et même les plus grands.

La Vicomtesse a, elle aussi, mis la main à la “couleur” et d'année en année il y a de plus en plus de monde, pas moins de huit mille œufs, pour qu'il en reste un peu pour ceux qui ne sont pas matinaux... Des œufs camouflés dans les parterres, dans les fourrés, les bosquets et tous les endroits possibles et imaginables. Mais avant d'atterrir dans les parterres du jardin, il aura fallu cuire et peindre les œufs. Dès 10 heures, le dimanche de Pâques, les visiteurs avaient la possibilité d'en ramasser autant qu'ils voulaient, certains venaient même avec des paniers. Quant aux œufs restants, s'il y en avait, les animaux du parc s'en régalaient...

Il était aussi de coutume, en ce jour de Pâques, de faire des petits pains à la cannelle et aux fruits confits de forme carrée, sur lesquels était tracée une croix et, une fois cuits, ils étaient glacés, tout simplement, avec un mélange de lait chaud et de sucre glace. Pâques coïncidait aussi avec l'ouverture officielle de la saison de la réserve africaine et tout le monde était en place à son poste.

Nous avons eu le plaisir d'avoir parmi nous, et pour un certain temps, Monsieur S. C. Senders, confiseur spécialiste des grands décors et de pièces montées monumentales. Il a exercé ses talents dans les grandes cours d'Europe, d'Angleterre et de Suède. Une pièce montée haute de 3m90 sur une base 1m30 fut confectionnée par Monsieur Senders. Cela lui a demandé une année de travail et cela lui

a valu d'être nommé comme l'un des meilleurs ouvriers de France. Elle figurait dans un des salons du château. C'est lors de l'année de la gastronomie que Madame la Vicomtesse a créé cet événement.

Cependant, avec la jeune génération, les temps avaient changé et le temps des mondanités a disparu, il était donc venu le moment pour moi d'être au service de l'entreprise du parc zoologique.

J'ai vécu un changement radical de situation. Tout d'abord, c'est au restaurant du self que je fus affectée.

Comment allais-je affronter ce nouveau travail, complètement inconnu pour moi ? et quelles allaient être mes relations avec le personnel ? comment allais-je me comporter ? J'étais inquiète car je n'avais jamais travaillé en communauté.

C'est avec Ago que j'ai commencé et les plateaux repas aux soigneurs qui venaient prendre leurs repas. Je leur demandais d'abord leurs nom et prénom et, petit à petit, je me suis adaptée.

Ensuite, un chef-cuisinier prénommé Guy est arrivé et les repas étaient plus adaptés aux visiteurs. Il est désormais à la retraite, mais notre amitié est restée sincère et durable, malgré son caractère à l'emporte-pièce, son cœur est généreux. C'est toujours avec plaisir que je le revois et que nous prenons un pot ensemble.

Le plus difficile pour moi, au début, c'était d'affronter au moment du service, les soigneurs, les cadres, la Direction : j'agissais avec chacun d'eux différemment. Mais, ma préférence allait pour les plus jeunes et ils me le rendaient bien, toujours bienveillants à mon égard. Ils vous saluent tous : Sylvain, Patrick, Franck, Frédéric et tous les autres. Tous ces jeunes venaient juste pour la saison : il y avait aussi Valérie et Fabienne. J'ai déjà oublié vos noms, mais vous restez dans mon souvenir. Et pour les plus anciens, je peux citer Monsieur Fouileu, Monsieur Silvy, Serge, Patrice.

Avec vous tous, j'ai eu un bon contact.

Et puis, du côté des cadres : Monsieur Nicol, je vous salue particulièrement : vous avez toujours répondu à mon appel, lorsque j'avais une difficulté ou un problème à résoudre dans le cadre de mes fonctions et puis, Monsieur Rincheval, que je n'oublie pas non plus.

Un matin, je ne sais pas quel mauvais vent soufflait sur l'entreprise, mais l'atmosphère était à la révolte et le personnel aussi.

Ce matin-là, je me trouvais, comme d'habitude au self, à mon poste. Monsieur Rincheval, qui était délégué du personnel, se rendait au bureau : il m'a apostrophée au passage en me disant : *“Madame Car, avez-vous quelques revendications à faire ? Si oui, c'est le moment !!!”*

J'étais stupéfaite. Quoi !!! On me demandait à moi, pour la première de ma vie, mon avis...Combien de fois dans le passé, ai-je souhaité et même rêvé de faire la rébellion et, même de faire

la grève un jour pour défendre mes droits...

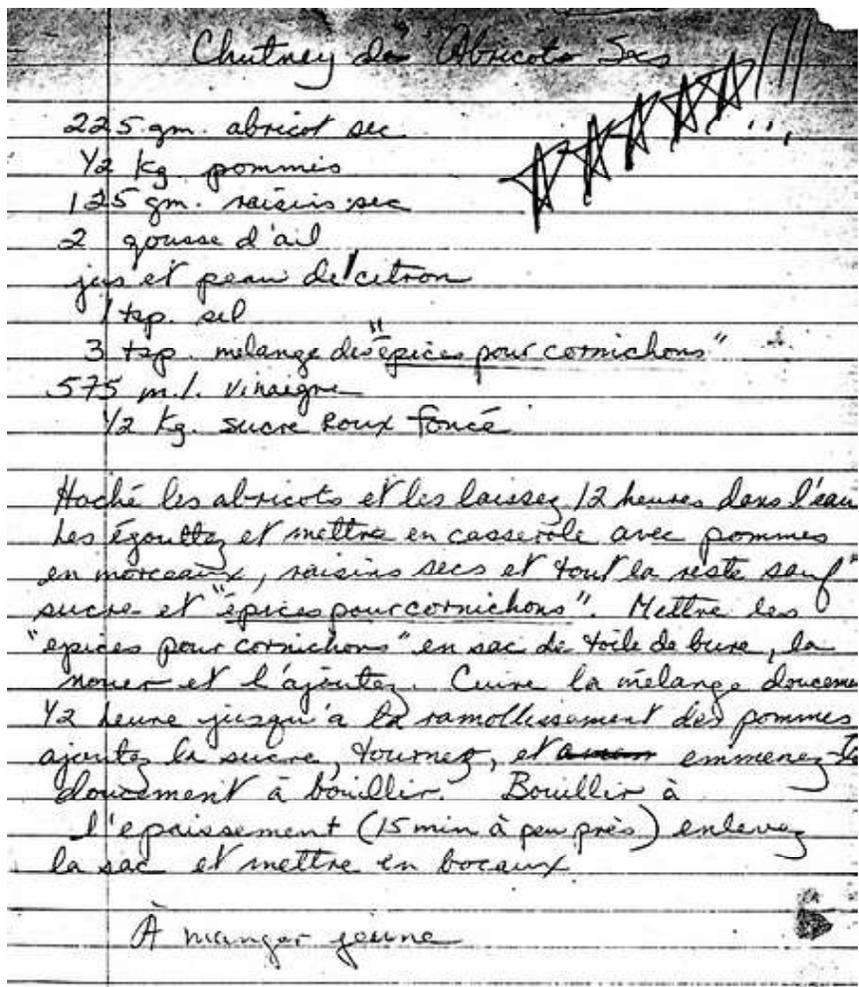
Et là, je m'entendis lui répondre "non Monsieur Rincheval, tout va très bien pour moi ; merci Monsieur Rincheval, vous m'avez hissée au rang de tous les autres."

Après le self, j'ai changé de poste et j'ai été affectée à la Briocherie, où je vendais de la boisson, de la pâtisserie, des hot-dogs et des friandises. Le travail était plus doux et je voyais beaucoup de monde. Dans les temps creux, je faisais aussi des confitures avec tous les fruits, que je vendais même encore chaudes aux visiteurs, qui revenaient régulièrement en chercher, ainsi que des chutneys.

Au mois d'octobre, lorsque les baies étaient bien mures, j'allais avec quelques jeunes, dont Philippe, le fils de Madame Laude, cueillir le sureau dans le parc. Madame la Vicomtesse, venait quelquefois avec nous et ne ménageait pas sa peine : elle ne manquait pas de faire des escalades scabreuses pour atteindre les plus hautes branches. Tout cela se passait dans la joie et la bonne humeur.

Au retour, je faisais de délicieuses confitures et c'était les préférées de Monsieur le Vicomte. L'atmosphère était joyeuse et chaleureuse : j'étais entourée de jeunes. J'étais tolérante avec eux et ils me le rendaient bien. Naturellement, le travail ne manquait pas : qu'importe !!!

J'aimais bien aussi servir les groupes, principalement les personnes âgées : on me les confiait volontiers dans le salon de thé, tout près de la boutique de ventes où je me trouvais. C'est avec délicatesse et bienveillance que je les servais, prenant un peu plus de temps que pour les autres groupes adultes, disant un petit mot à chacun, m'inquiétant de leur



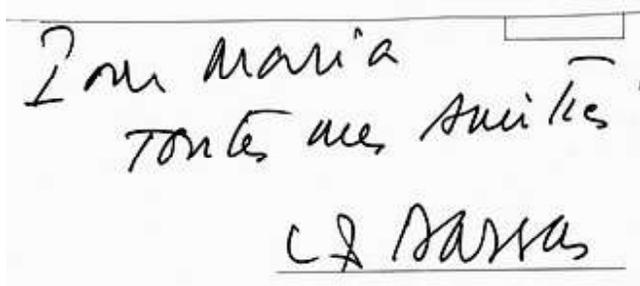
Chutney aux abricots : une des nombreuses recettes originales d'Annabelle de La Panouse utilisées au château de Thoiry...

bien-être, en me disant qu'un jour je serais âgée et que j'aimerais que l'on soit à mes petit soins. Le repas se terminait souvent par des chants, car ils étaient heureux de pouvoir s'évader un peu de leur maison de retraite.

Je mettais encore un peu plus de soin à mon service, c'était pour les groupes de personnes handicapées. Toute l'affection, la tendresse et l'amitié se lisaient sur leurs visages. Après leurs passages, je n'étais plus tout-à-fait la même, je me remettait en question. J'ai toujours retenu les leçons de vie des personnes âgées, des handicapés et même des enfants ; leur joie de vivre, leur gaîté, malgré les turbulences de la vie en société, m'ont forcée au respect et à l'admiration.

Beaucoup de personnalités du spectacle sont venus visiter Thoiry et j'ai eu la surprise de les servir. Tel, un jour, Jean-Pierre Darras qui m'a signé un autographe.

Le gentil chanteur Dave, tout timide !!! En voisin, venait aussi très souvent Fred Mella avec sa petite fille : immanquablement leur menu était un steak-frites !!! et il avait toujours un petit mot agréable pour moi.



2m Maria
Toutes mes amitiés
C. J. DARRAS

Autographe de Jean-Pierre Darras

Ma surprise fut grande lorsque je vis à la terrasse, Léon Zitrone, aussi avec sa petite fille, se rafraîchir !!!

Et puis, également, comment ne pas citer les dames âgées qui venaient très régulièrement, parfois de Paris ou province et d'ailleurs, rien que pour se promener dans le parc ou combler, tout simplement, leur solitude. J'engageais volontiers la conversation et elles n'attendaient que cela.

A ce moment-là, elles faisaient mon admiration. Je leur disais *“plus tard, lorsque je serai seule, je ferai comme vous. Je ne m'enfermerai pas dans ma solitude : j'irai vers les autres...”*

Un été de 1986, je me souviens qu'il y eut des travaux en cours dans le salon de thé, mais, qu'importe... la vie continua et, parmi les gravats, une radio locale est venue s'installer. Le travail se faisait parmi les câbles, le matériel et les techniciens, avec une joyeuse effervescence : les visiteurs étaient interrogés par le speaker et, quelquefois, nous-mêmes l'étions également. Cela passait en direct à la radio. A la fin du reportage une cassette me fut dédiée, que je réécoute avec beaucoup d'émotion très souvent.

Ces simples souvenirs sont pour moi une vraie oasis de gaîté, d'amitié partagée pour un temps court, mais qui reste en mémoire.

“Se souvenir, ce n'est pas forcément regarder en arrière, mais cela nous permet aussi d'avancer”

: nous avons une singularité qui tient dans notre histoire personnelle, dans notre mémoire ; il faut peupler la mémoire de souvenirs, c'est aussi l'un de nos biens les plus précieux : à un moment de notre vie, nous étions là !!!"

Je me souviens encore d'un jour où la presse était invitée pour un journal local à prendre des photos de la famille, et également à prendre le petit déjeuner en plein air, en compagnie de deux éléphants. Avant que les photographes aient eu le temps de prendre quelques photos, les éléphants avaient englouti tout ce qui y avait dans les corbeilles de croissanterie et mêmes les fleurs qui égayaient la table du petit déjeuner... Ce matin-là, je travaillais dans la Briocherie, toute ma réserve de brioches et de petits pains au chocolat avaient disparu en un clin d'œil !

Je souhaite également partager quelques histoires vraies d'animaux de Thoiry :

Le cantonnier du village arrive au café du coin où il rencontre un des soigneurs du parc et il lâche *"T'as un ours qui s'est sauvé !"* *"Tu as encore trop bu, rétorque le soigneur"*. *"Non, j'ai pas bu et puis je vais te dire, une empreinte d'ours, ça a pas la même tête que celle d'un piaf"*. Les employés du parc sont allés vérifier : il s'agissait bien d'une empreinte d'ours... Ce fut aussitôt le branle-bas de combat au parc animalier !

Tout le monde a été mobilisé pour chercher l'ours : il aurait pu causer des dégâts invraisemblables, blesser quelqu'un, allez savoir... En suivant les traces, les soigneurs n'ont pas eu trop de mal à le retrouver. Cette brave petite bête n'avait pas pris la peine d'effacer ses marques derrière elle.

A la vue des soigneurs, vous pensez bien, l'ours a pris ses jambes à son cou et a détalé en évitant au passage les cartouches hypodermiques. Tout de même, cette poursuite semblait l'amuser : il s'arrêtait par-ci, par-là, pour attendre ses maîtres, mais il reprenait toujours sa course... Il a quand même fini par se lasser. Il a même signifié à tout le monde que cela suffisait en grim pant à la cime d'un arbre, d'un air de dire *"on a assez joué" !*

"Impossible de faire descendre cette bestiole, elle est têtue comme une bourrique" constata le soigneur. Il n'y avait plus rien à faire. L'ours restait sagement en haut de son arbre ; il attendait que les humains se lassent. Ça peut rester dix jours en haut d'un arbre, ces petites bêtes, et on ne pouvait pas l'endormir au fusil, car en tombant, il se serait cassé quelque chose.

Et c'est devant ce phénomène que Paul de La Panouse a réalisé que la culture générale pouvait être très utile, au moment où on s'y attend le moins. Il a demandé qu'on lui apporte du sucre. Son idée était d'une simplicité extraordinaire : il a fait à l'ours "le coup du Petit Poucet". Il a disposé les sucres les uns derrière les autres jusqu'à la réserve et les soigneurs ont laissé le fugitif sur son arbre. Il avait du flair d'ailleurs... Mais sa taquinerie n'égalait pas sa gourmandise et ça l'a perdu : il a suivi son chemin jusqu'à la réserve au sucre. Quel festin !

Les singeries ne plaisent pas à tout le monde et surtout pas à celui ou celle qui est visé (e) par les

charmantes petites bêtes que sont les macaques de Thoiry. Il en est un pourtant qui a réussi un tour de force en déchaînant des passions, mais surtout en gagnant les humains à sa noble cause : c'est Kiki, l'ancien chef des singes.

Kiki a décidé de se faire la malle. Il faut le comprendre : Popaul, chef des singes en titre, ne peut pas le sentir et leurs rapports dégénèrent toujours en bagarre. Et comme dit la fable *“la raison du plus fort est toujours la meilleure”*, chose que Kiki ne pouvait plus supporter... Il s'est donc sauvé, profitant qu'une branche d'arbre soit cassée. Celle-ci lui a permis de passer par-dessus le grillage qui entoure le parc aux singes. Paul de La Panouse n'a pas attendu longtemps pour être informé de la disparition de son singe. Des villageois, inquiets, l'ont prié de reprendre son “gorille”.

“Il ne faut pas avoir peur” a répondu Paul de La Panouse, *“il s'agit simplement d'un macaque, il ne ferait pas de mal à une mouche”*.

Aussitôt, les soigneurs sont partis chercher le “gorille”, mais il a reconnu les voitures du parc et s'est enfui de nouveau. Il mangeait dans les vergers et parfois chez les habitants les plus accueillants. Les soigneurs l'ayant pisté fort longtemps l'ont attendu avec leur voiture personnelle et le fusil hypodermique cher aux amis des bêtes. Le coup est parti, mais Kiki l'a évité, car il est très agile. La poursuite a encore duré une journée, mais il n'y avait rien à faire : *“On n'apprend pas au vieux singe à faire la grimace”*. Le lendemain, les villageois se sont plaints de nouveau, *mais ceux-là disaient que Kiki était tout ce qu'il y a de plus gentil et sociable. “Il faut laisser cette petite bête tranquille, elle ne fait de mal à personne”*. Kiki avait divisé le village. Mais Paul de La Panouse n'a pas cru bon d'insister, pensant que le singe finirait par rentrer, avec l'arrivée du froid.

Depuis quatre mois, Kiki vivait au village et, grâce à ces manifestations d'affection, la majorité des habitants l'avait adopté. Mais Paul de La Panouse n'avait pas tout-à-fait tort. Il était installé depuis quinze jours dans le magasin de vivres du parc.

Depuis, il ne vit plus avec ses congénères : il a trouvé d'autres amis : les villageois. Il n'oublie jamais d'aller leur dire bonjour. De temps à autre, il va jouer avec les enfants. Pour lui, l'avenir est sûr : il a gagné sa liberté en réunissant un consensus pour défendre sa cause.

Souvent, lorsque je prenais mon travail le matin, je rencontrais Kiki le singe, dans l'allée qui mène au château.

Une autre anecdote : lorsqu'il y avait des invités étrangers de marque, notamment Chinois ou Japonais, il m'est arrivé d'aller servir le champagne à la maison des lions, dans la réserve. Au milieu d'un long couloir et des cages de chaque côté, nous dressions la table ; la première fois j'étais glacée de terreur et non sans quelques appréhensions.

Les lions, excités par la chair fraîche, le bruit et l'odeur du champagne, s'en donnaient à cœur joie par leurs rugissements.

En mars 1992, c'est moi qui offrait le champagne à mes camarades et collègues : j'avais soixante ans et je prenais ma retraite. Une page de ma vie se terminait et une autre allait commencer.

J'ai la satisfaction du devoir accompli qui est le lien qui unit aux autres, dans l'échange de nos responsabilités.



Lâcher de zèbres lors du lancement de la Réserve africaine de Thoiry en 1968.

En 1990, ma mère... (5^{ème} partie)

En 1990, ma mère est décédée à l'âge de 90 ans. Un an après, mon frère Antoine s'en est allé la rejoindre dans l'au-delà. Il avait 73 ans : c'était la première fois que j'affrontais la mort.

Avec les moyens qui ont été les miens, j'ai construit mon bonheur au jour le jour, mais comment être dans la plénitude tout-à-fait, quand la réalité qui nous entoure ne le permet pas ? Trop de malheurs frappent trop de gens : les guerres, la maladie, les handicaps : je ne peux pas les ignorer et nous y sommes continuellement confrontés.

La guerre a éclaté en Yougoslavie. Tout ce peuple séparé, déchiré et détruit... Je n'ai pas besoin ici d'écrire toutes les atrocités qui se sont passées... les livres d'histoires s'en chargeront... Le pays se brise, saigne, souffre.

Il aura donc fallu tous ces morts, des familles détruites : enfants, mère et père martyrisés, des villages et villes complètement anéantis... pour la liberté ! Mais est-on libre si l'on ne supporte pas l'autre, qu'il soit Musulman ou d'une autre race ou religion ? Il faut aller vers l'autre pour le connaître, ne plus avoir peur de lui et lui parler !!!

Le soir de Noël de cette année 1992 n'a pas été comme les autres, pour mon mari et moi. Auparavant, nous passions nos Noëls dans la simplicité : soit seulement nous deux soit avec quelques amis intimes ou la famille proche.

Ce Noël aura donc certainement été l'un des plus émouvants et vrais, comme je les aime, dans l'intimité. Ce soir-là, pas de champagne, ni de cadeaux : nous étions uniquement nous deux et de notre lit, car Alojz, mon mari, était très fatigué et malade. Nous avons regardé la télévision, la messe et la veillée de Noël en direct de Sarajevo, célébrées par Monseigneur Dubosc sur l'esplanade de l'aéroport, avec les casques bleus français. Oui, cela a été un Noël de prières, de remise en question, qu'on ne devrait jamais oublier, même en temps de paix, et la guerre là-bas dans mon pays, venait seulement de commencer : comme on était loin de toutes ces festivités d'un soir de Noël qui se préparaient à Paris. Non, je n'oublierai jamais de Noël là.

Nous étions en parfaite communion avec tous ces soldats dans les différents pays.

La suite, on la connaît : la Yougoslavie divisée avec la Serbie aux Serbes, la Croatie aux Croates, la Bosnie aux Musulmans. La Slovénie fut la première à avoir son indépendance, mais elle fut épargnée par la guerre, contrairement aux autres Etats qui furent ravagés et meurtris. Quelle souffrance pour tout ce peuple pendant cette horrible guerre ; je n'ai plus eu de nouvelles de ma famille, cousins et cousines en Croatie, elle habitait non loin de Vukovar et Osijek. Ces deux villes, comme on le sait, furent fortement bombardées.

Aucune de ces familles, à l'époque, n'avait le téléphone. J'ai réussi à avoir un numéro dans le village où les membres de ma famille habitaient à Bektez. C'est ainsi que j'ai pu savoir par un habitant

que, fort heureusement, personne n'était touché à ce moment-là, mais une cousine, Dragéca, la fille de notre oncle Drago, mère de deux fils, a dû s'enfuir en Allemagne, car elle était mariée à un Bosniaque, donc Musulman. Une autre cousine, Marica, mariée et mère de famille ainsi que grand-mère, a dû fuir et est décédée quelques temps après. Pendant toute la durée de cette guerre, j'ai donc ainsi pu avoir des nouvelles des miens par l'intermédiaire d'un voisin qui avait le téléphone.

Mon mari et moi avons gardé notre nationalité yougoslave et, du jour au lendemain, nous n'étions plus du même pays. Alojz était Slovène et moi Croate. Nous, nous étions en France et nous n'avions pas subi la guerre, mais pour tous ces gens qui étaient au cœur du conflit, combien se sont séparés à du fait qu'ils n'étaient pas de la même religion ?... Dans ma famille !!! alors qu'auparavant ils vivaient en bonne entente. La guerre saccage aussi ceux qu'elle épargne, car les blessures ne sont pas seulement dans la chair.

Nos passeports n'étaient plus valables et les consulats à Paris n'étaient pas encore en place. Mon mari me suggérait de demander la nationalité française pour moi, mais j'ai refusé. Je voulais que nous l'ayons ensemble tous les deux et lui était déjà malade et a refusé de faire les formalités.

Oui, ce pays a été meurtri, son histoire est une longue suite de massacres des innocents par ceux qui croient être des hommes supérieurs parce qu'ils appartiennent à une race des élus, par ceux qui ne possèdent que le mépris et le cynisme. Il y a aussi ceux qui ne s'aiment pas : ils ont peur de la différence, une autre couleur de peau, une autre langue, une autre religion les effraient. Il faudrait élever la voix pour défendre la différence, le droit à l'existence de l'autre, quel qu'il soit et le devoir de son respect.

Je me souviens de la première fois où mon mari m'a présentée à sa famille, quand nous avons fait notre premier voyage en Slovénie. On lui a demandé "*elle n'est pas d'ici ?*".

Il en était de même dans ma famille, lorsque j'ai présenté Alojz en Croatie à l'un de mes oncles, quelqu'un a dit : "*il ne parle pas comme nous*". Je lui ai demandé s'il le comprenait, il me répondit que oui. A cette époque, je ne comprenais pas bien toutes ces réflexions. Nous, nous étions en France et n'avions pas la même mentalité et la même façon de vivre.

Mon mari m'a simplement dit "*ma mère aurait été contente et heureuse de te connaître*", c'était le plus bel hommage qu'il pouvait me faire.

Les frontières ont été dessinées sur les cartes par des hommes, selon leur bon vouloir, selon que l'on soit né d'un côté ou de l'autre côté, il y a une différence. Il ne faut pas renoncer à notre différence, sans elle nous ne serions plus des personnes mais des choses privées de l'invention.

Alojz, mon mari, s'en est allé par un soir de fin de printemps, le 10 juin 1995, il avait 85 ans. Il est décédé comme il l'aurait souhaité, dans son lit, dans sa maison, tranquillement.

Il a eu besoin de moi à la fin de sa vie, de la même façon que j'ai eu besoin de lui dans ma

jeunesse. C'était très important que je lui tiens la main. Les rares moments que j'avais pour moi, je lisais son petit livre de messe qu'il avait emporté avec lui lorsqu'il a quitté son pays natal, la Slovénie en 1927. Je l'ai relu et relu et cela m'a donné du courage.

Et puis, il a fallu accepter l'invisible, s'adapter à la solitude, au silence. Prendre d'autres habitudes et surtout continuer à être une évidence.

Malgré la différence d'âge, c'était encore trop tôt pour moi pour qui il comptait tant. Trop tôt dans ma vie de femme, qui avait encore tellement besoin de sa présence. Il faut dire que j'ai peu connu mon père et, ce père-là, dont je n'ai pu être proche, m'a énormément manqué.

J'ai retrouvé en Alojz un père, un mari, un amant et un ami auquel je pouvais tout dire.

J'avais une crainte de ne pas être assez aimée et tous les matins, je demandais à mon mari *“est-ce que tu m'aimes ?”* ; quelquefois cette sempiternelle question l'agaçait, il m'assurait de tout son amour pour moi et de l'inutilité de l'entendre confirmer chaque matin. Je m'abstenais un matin de lui demander et, quelques jours plus tard, c'était à son tour de me demander si je l'aimais encore. Il était inquiet de mon silence !!!

Chacun de nous, de notre côté, nous avons la crainte de ne pas être assez aimé.

Pour mon quarantième anniversaire en 1972, il m'a dit : *“j'aurais aimé avoir quarante ans en même temps que toi aujourd'hui”*.

Bien sûr, moi aussi, j'aurais voulu que les années s'arrêtent pour que nous soyons au même diapason, mais les choses sont ainsi et on a choisi.

Il avait vingt et un ans de plus que moi et, sans doute, l'ordre des choses naturel voulait qu'il parte le premier ; mais cela ne rend pas la souffrance de la séparation plus légère, loin de là. Je l'ai vu décliner doucement par la maladie et les opérations chirurgicales qu'il a subies, mais je refusais toujours d'envisager le pire ; j'espérais, mais j'avais également peur.

Comment, en effet, imaginer de vivre, privée de la présence de celui qui, depuis près de cinquante années, avait toujours été à mes côtés, avec lequel je partageais tout ? Comment accepter qu'un jour il ne soit plus là ? Comment supporter le silence, l'absence, la solitude : qu'ils sont profonds et solides les liens que l'on tisse en tant d'années.

Bien sûr, en quarante ans de vie commune où nous avons toujours été ensemble, il y a eu des nuages gris et légers et aussi parfois lourds et sombres, des moments de crise où l'on se pose des questions, on doute de soi et de l'autre, on passe un cap difficile et on en sort plus fort. L'Amour rescapé de toutes les embûches, a su préserver le respect, la confiance, la tendresse, la complicité et le plaisir d'être ensemble.

Comment supporter que la mort vienne mettre fin à cette histoire d'amour qui était la nôtre, si belle et si forte, pour laquelle nous nous sommes tant battus ?

Comment croire que l'on puisse tirer un trait sur le passé et continuer à vivre avec les seuls souvenirs pour se réchauffer ? Mais rien ne meurt jamais tout à fait, quand l'amour a été solide, sincère et profond. J'ai eu la chance de partager la vie de cet homme courageux, tendre et sensible, malgré une carapace derrière laquelle il se protégeait.

Lorsque ma mère est décédée en 1990, mon frère Joseph vivait avec elle et a voulu aller dans une maison de retraite. Etant très croyant et pieux, c'est à Lourdes qu'il avait déjà, depuis quelques temps, retenu sa place. Tous les ans depuis trente ans il y était allé et c'est tout naturellement qu'il a pris le train pour Lourdes, pour ne plus jamais revenir à Thoiry.

Pendant les années où mon mari était malade, je n'ai pas pu lui rendre visite et c'est seulement quelques semaines après son décès que j'ai pu aller le voir à Lourdes, à l'occasion d'un pèlerinage diocésain de Versailles. Cela faisait cinq années qu'il était parti et que je ne l'avais pas revu.

Après une nuit passée dans le train, c'est au petit matin que nous sommes arrivés à Lourdes.

Tout de suite après le petit déjeuner pris à notre hôtel, je me suis mise en quête de la maison de retraite et c'est avec joie et émotion que nous nous sommes retrouvés pendant tout le séjour du pèlerinage qui a duré cinq jours. J'ai conduit et accompagné Joseph en fauteuil d'handicapé au Sanctuaire de la Vierge, aidée par Monsieur Coadic, qui faisait le pèlerinage avec nous.

Je ne prenais pas mes déjeuners avec les autres pèlerins à l'hôtel, mais je déjeunais avec Joseph dans la salle-à-manger de sa maison de retraite, ainsi nous étions plus longtemps ensemble.

C'est agenouillée au pied de la Vierge à la grotte que des larmes salvatrices ont inondé mon visage et m'ont libérée de mes oppressions et de mes craintes en l'avenir.

Quatre mois plus tard de cette même année, Joseph s'en est allé lui aussi vers l'au-delà, vers l'éternité : il avait 76 ans. Cela a été un nouveau choc pour moi, les miens l'un après l'autre s'en allaient vers l'invisible. Il me reste mes deux plus jeunes frères et leurs familles.

Je suis retournée de nouveau à Lourdes pour les obsèques. Après une cérémonie religieuse dans la chapelle du centre hospitalier, face à la maison de retraite, Joseph repose désormais sur les hauteurs de Lourdes au cimetière du Bon Pasteur, face à la grotte et à sa vierge bien aimée.

Depuis, chaque année, je me rends à Lourdes, pour me ressourcer à l'eau de la grotte, prendre le temps de la prière, deme souvenir et de me recueillir. L'atmosphère y est tellement particulière, on va à l'essentiel. Petit à petit, la vie reprend ses droits et on continue sa route, mais, quelque part, les êtres chers qu'on a aimés et sont maintenant invisibles, nous accompagnent.

Mais la solitude est toujours là, lourde à porter quoique l'on fasse. Il m'a fallu refaire surface moralement et physiquement, m'habituer à prendre les décisions toute seule, puis reconstruire ma vie, retrouver des motivations, des buts.

Et puis, il y a aussi mes trois poules. Les soirs d'été, je prends l'une de mes préférées et je m'assoie sur un banc, nous contemplons alors le ciel et bavardons ensemble, chacune à notre façon... une poule comme un chien ou un autre animal vous tient compagnie.

Depuis quelques années, avec d'autres personnes, nous visitons les personnes âgées dans la maison de retraite de Septeuil et je vois toute la misère humaine des personnes âgées seules. Le peu de joie que nous leur apportons, elles nous le rendent pleinement par leur affection et leur richesse de cœur. L'une d'elle, Geneviève n'avait pas vu ses enfants ni ses petits-enfants depuis de nombreuses années. Elle souffrait d'un cancer et d'une maladie de cœur. Elle avait perdu ses cheveux et, pendant un temps, elle portait une perruque et puis ses cheveux avaient repoussé, plus beaux. Je lui demandais à chaque fois :

- *Avez-vous des nouvelles de vos enfants ?*
- *Non, me répondait-elle et je n'en attends plus maintenant.*

Elle est morte pendant la canicule du mois d'août 2003.

De même, Marguerite, morte aussi, comme tant d'autres pendant cette canicule. Marguerite était une vieille dame très attachante, elle ne parlait pas, mais elle nous reconnaissait. Marguerite avait beaucoup de chance, sa fille venait la voir !!!

Ce jour-là, des trois personnes que nous visitions, seule Mathilde nous attendait, c'est une personne gaie et joviale, toujours de bonne humeur et souriante. Sa famille la délaisse, elle se bat contre la solitude, elle est de presque toutes les sorties, fait de la peinture, du dessin...

Il ne nous sera pas très difficile de trouver d'autres braves dames dans la solitude et de leur donner un peu de bonheur pour qu'elles retrouvent un peu de dignité dans leur solitude.

Par un doux matin de printemps de ce mois de mars 2003, ma chère Comtesse nous a quittés, dans la sérénité et la paix, entourée de tous les siens, elle avait une foi profonde au-delà du réel. Elle avait encore un peu de force pour me serrer dans ses bras, nous avons prié ensemble. Elle a laissé un grand vide en moi. Nous avons partagé tant de choses ensemble, elle me connaissait bien.

Depuis le décès de mon mari, elle m'a toujours soutenue affectueusement, me téléphonant souvent le soir. J'étais heureuse de lui rendre quelques petits services, cela me permettait de me rendre souvent au château et ainsi, j'avais aussi l'occasion de rencontrer Colomba et Edmond, ses petits-enfants, que j'aime beaucoup et cela me rappelait "le bon vieux temps" où j'étais à leur service.

Elle adhérait à notre groupement paroissial de retraités et partageait avec nous notre communauté, par sa générosité et son humanisme.

Tout au long de notre vie avec les êtres qui nous sont chers et que nous avons aimés, des maillons se sont formés et se sont refermés, formant ainsi une chaîne de souvenirs.

J'avais 16 ans lorsque je suis entrée au service de la famille de La Panouse au château. Aujourd'hui, malgré un petit intermède, c'est une grande boucle de plus de 50 ans qui s'est bouclée.

Je pensais achever mon manuscrit sur ces lignes, pensant que je n'avais plus rien à dire, ni à faire, mais comme un clin d'œil, un autre maillon s'est ouvert.



Les deux Maria à Versailles en 2002

nous sommes découvertes et nous avons constaté que nos vies étaient identiques. Tout comme moi, elle s'était mariée, mais elle non plus n'avait pas d'enfant, elle m'avait confié ne pas avoir eu le temps !!! A cette époque, les moyens n'étaient pas ceux d'aujourd'hui lorsqu'on rencontrait des difficultés pour avoir des enfants. Et puis, c'est vrai qu'en étant au service des autres, avoir des enfants c'est incompatible avec le temps que l'on passe au travail : tout notre être est donné aux autres.

Lorsqu'arrive le temps de la retraite, il est trop tard et on ressent un certain regret.



In mémoriam : Solange de la Panouse

J'ai rencontré Maria au château de Guignicourt, où Madame la Comtesse de Guélbriant, sœur de Madame la Comtesse de La Panouse, avait réuni enfants et petits-enfants, ainsi que toute la famille pour son quatre-vingtième anniversaire. Elle m'avait conviée pour que je fasse la connaissance de sa "Maria" et c'est tout naturellement que nous avons fait le service ensemble. Comme moi, elle avait servi pendant 50 années dans la famille. Nous avons échangé nos numéros de téléphones. En juillet 2002, Maria a passé une dizaine de jours chez moi. Nous avons échangé nos souvenirs et fait des sorties. Nous

Retour au Pays... (6^{ème} partie)

En 2016 - il y avait alors déjà 80 ans que j'avais quitté mon pays - je me suis rendue en Croatie un peu en survolant, alors que cette année j'y suis allée deux jours, ce qui est très peu, à mon grand regret. C'est donc cette année vraiment que j'ai apprécié le voyage et, naturellement, j'ai pu remarquer que beaucoup de choses avaient changé.

Malgré tout, je ne pourrais pas y vivre, malgré l'émotion que je ressens quand j'y vais car la France est vraiment le pays où je veux vivre. Il n'y a pas la démocratie dans tous les pays, il faut en être conscient et la France est un pays accueillant.

Pourtant, j'ai vu qu'on ne peut pas tout dire. Ce qui m'a un peu peinée c'est, malgré tout, que j'ai ressenti la mésentente qui existe avec tous les pays frontaliers (la Slovénie, la Bosnie, la Serbie...). Par exemple, la Slovénie ne peut plus accéder à tous les bords de mer. La Bosnie également et un peu tous les autres pays qui sont divisés, car - depuis la disparition de la Yougoslavie - il y a encore des frontières. Pour accéder à la Croatie, nous avons dû passer une douane et montrer nos passeports. On peut dire que cette démocratie est encore fragile et il y a encore beaucoup de choses à faire entre les peuples. Je pense qu'il faudra encore même quelques générations pour la rétablir à cause de la guerre qu'il y a eu en 1992.

J'ai glané quelques renseignements sur le gouvernement, surtout en ville dans les restaurants où nous avons déjeuné. Cependant, les personnes n'osaient pas en parler, mais toutes m'ont dit que j'avais bien de la chance d'habiter la France.

A chaque fois que j'ai voyagé à l'étranger et notamment, pour la première fois en 1960 en Yougoslavie, naturellement quand on a passé la frontière, je me suis dit : rien ne vaut la France ! A Strasbourg, je me souviens que nous avons mangé un steak, c'était une merveille car il n'y avait pas cela en Yougoslavie. Pour aller en Slovénie, nous avons voyagé avec la voiture remplie principalement de vêtements, surtout de la vaisselle car lors de notre premier voyage on n'avait pas de verres individuels (on buvait tous dans le même verre), du riz, du café (le matin nous avions de l'orge grillé, par contre j'ai dégusté de très bonnes tisanes naturelles, ramassées dans les prés), des tissus (je me rappelle qu'il y avait une vieille machine à coudre et j'avais pu faire un dessus de lit), des victuailles, de la lessive. Je précise que tout ce qui venait de France avait une réelle importance. Là-bas il n'y avait évidemment ni électricité, ni eau. Il fallait aller chercher l'eau à 500 mètres de la maison dans une source et il ne fallait surtout pas gâcher. C'était précieux et mon mari m'interdisait de toucher à l'eau pour faire la vaisselle. La famille savait comment la faire sans mettre de détergent, car l'eau de vaisselle servait pour les cochons.



Localisation généalogique de la famille GASPARAC

Lorsqu'on voit les migrants qui viennent de Syrie aujourd'hui, cela nous rappelle ce qu'on a vécu et je suis touchée. Même si maintenant nous ne sommes pas en guerre, nous étions nous aussi à pied avec une charrette ou un vélo. En 1939/1940, mon père allait dans les fermes abandonnées pour nous ramener à manger, il ramassait les œufs. Il lui arrivait également d'aller dans les maisons entrouvertes pour récupérer ce que l'on pouvait pour se nourrir. Je tiens à préciser que nous n'étions pas les seuls. Je me rappelle, quelques années après la guerre d'avoir trouvé dans une malle un beau chapelet en bois que mon père avait récupéré, je ne saurai jamais à qui il appartenait. J'ai également pu voir une petite Sainte Vierge. Peut-être l'avait-il prise pour nous protéger ?

J'ai encore la vision du pont de Gien qui avait sauté et était en feu et d'un cheval mort qui flottait dans la Loire les pattes en l'air : la vision de ce cheval m'est restée. Le passage de la guerre m'a aussi traumatisée : j'avais 8 ans. Donc, cela me rappelle la guerre, lorsque je vois les migrants à la télévision.



Arbres en fleurs

Lors de mon voyage en avril 2016, nous avons été reçus dans la vallée chez l'habitant pendant deux jours.

En ce qui concerne les personnes avec qui j'étais, je dois rappeler que nous sommes arrivés en France en 1936 avec une famille avec laquelle je suis restée en contact. Le fils, qui a 60 ans maintenant, voulait revoir ce pays et il m'a informée qu'avec sa femme ils allaient en Croatie. Au départ je n'étais pas trop partante, puis j'ai pris

la décision d'y aller. Mais pendant le voyage il n'a pas ressenti les mêmes émotions que moi.

Le lendemain matin de notre départ, nous sommes allés visiter mon village Okrivje près de Plesce, qui est dans la vallée (nous habitions plus haut dans la montagne, ce hameau faisait partie de Plesce) il fallait prendre un chemin qui allait sur une montagne.



Entrée du village à Plesce



Arrivée à Okrivje par un vaste chemin



Au bout de 3 ou 4 kms, nous avons trouvé la seule maison encore habitée par une dame de 75 ans qui vivait là toute seule avec ses poules, ses cochons, ses chiens.

C'était une dame très courageuse, elle a tout de suite sympathisé avec nous car elle ne voit pas souvent de voiture. Son fils habite en ville et vient lui rapporter du ravitaillement en voiture une fois par mois ou plus, peut-être. Elle nous a raconté que son mari était mort en labourant en pente



Une grande maison en bois...

sans doute avec sa charrue, car ce n'était pas des tracteurs comme aujourd'hui. Il a reçu une branche et il est mort sur le coup. Il avait 36 ans, elle est donc veuve depuis longtemps. Elle m'a dit : « *Je n'ai plus de larmes pour pleurer car j'ai assez pleuré* ». Par contre, elle a rajouté avec humour « *Ma tête est malade, mais heureusement ma langue marche bien* ».



Quelques habitants

Elle est donc sortie de sa maison en entendant la voiture et nous a demandé : « *Qui êtes-vous ?* ». Elle nous a raconté qu'un jour elle a vu arriver une Mercedes conduite par des américains qui ne parlaient qu'anglais. Ce sont certainement des petits-enfants de personnes qui ont habité là et qui ont voulu revoir le pays de leurs ancêtres. Elle n'a pas pu communiquer avec eux car ils ne parlaient pas la langue d'origine, alors elle était heureuse de pouvoir parler avec nous qui connaissions cette langue couramment. Cela lui a fait plaisir.

Je lui ai dit : « *j'ai toujours su que ma grand-mère avait un moulin et je voudrais savoir où est ce moulin ?* ». Elle m'a répondu : « *si tu veux, on va y aller tout de suite* ». Nous nous sommes mis en route. Nous étions cinq dans une petite voiture (moi, mes amis, notre logeuse et la dame que nous venions de rencontrer). Nous n'avons pas pu embarquer dans la voiture les deux gros chiens de la dame, qui nous ont suivis derrière la voiture et ils étaient exténués, une fois arrivés en haut. Mais à un moment donné le chemin s'arrêtait et nous n'avons pu continuer plus haut, car il n'était plus praticable en voiture. Nous sommes donc sortis et la dame a dit : « *On va continuer à pied* ». Mais là non plus ce

n'était pas possible de continuer, car il y avait un obstacle et nous n'avions plus le temps d'y aller.



La source de ma grand mère

Je lui ai demandé s'il y avait encore des myrtilles dans mon chemin, mais nous n'avons pas eu le temps d'y aller. Avant que je retourne en Croatie, dans ma jeunesse, je me demandais souvent où j'avais vu ce chemin rempli de myrtilles qui revenait dans mes rêves. J'ai cherché et je l'ai trouvé. Mais, cette fois-ci, il avait été un peu endommagé par des bulldozers qui étaient passés pour que des habitations soient construites.

Mais je savais que ce moulin n'existait plus, ainsi que l'habitation. Ce que je voulais, c'était voir l'emplacement, j'avais su que c'était au numéro 18 (on m'avait demandé où c'était exactement, car les personnes connaissaient le 1, le 2, le 3, et le 4 mais pas le 18). La dame m'a alors dit : « *Je vais te montrer une source où ta grand-mère sûrement allait chercher l'eau* ».

C'était une petite source où cette même dame allait chercher son eau. Elle n'avait pas connu ma grand-mère mais elle avait entendu parler du moulin. Mon rêve serait de retrouver l'emplacement du moulin un jour.

Alors, elle nous a montré cette source. C'est avec bonheur que nous avons bu l'eau de cette source et je me suis mise à pleurer car l'émotion était trop forte. Je pleure encore en repensant à cette scène et à cette dame qui habite là seule et va encore chercher de l'eau dans cette source, pendant que nous en France avons tout le confort moderne et gaspillons souvent l'eau. Je me suis demandé comment mes parents arrivaient à vivre en allant chercher de l'eau ainsi à cette source.



Femmes portant des paniers de marchandise au milieu du siècle dernier

Il y a beaucoup de forêts autour de mon village, Plesce et dans cette contrée, qui est située juste à la frontière de la Slovénie.



Pour moi c'est dommage que je n'aie pas pu continuer plus longtemps cette conversation avec elle. J'aurais volontiers passé la nuit à le faire, mais nous avons rendez-vous dans la vallée parce qu'il y avait ce jour-là une messe qui était célébrée à 17h00 dans la petite chapelle où je me suis faite baptiser et je tenais absolument à y assister.



la chapelle
et le village





Là aussi l'émotion m'a submergée. Il n'y avait qu'une dizaine de personnes qui assistaient à cette messe et ensuite nous avons dû rentrer chez la personne qui nous hébergeait.

Nous en sommes repartis le lendemain matin.

Oltari s desne i lijeve strane



Vues intérieures de l'église



Notre hébergement



Jocza, Maria et Guida

Pour faire comprendre à quoi ressemble les alentours de mon village, imaginez que l'on se trouve dans les garrigues des Alpes de Haute-Provence où se déroulent les films de Marcel Pagnol, car c'était un peu comme ça dans ma région : on montait dans les montagnes, chacun y avait construit sa maison.

Le lendemain nous sommes partis pour Zagreb, la capitale, qui était à peine à 200 kms.

C'est une ville qui a été complètement reconstruite par rapport à la guerre de 1992.



Le centre de Plesce



Jardin à Zagreb

locations à côté du grand lit, ce qui faisait dire à mes amis "*Le principal, c'est qu'il y a un lit pour la gosse*". D'ailleurs depuis, ils m'appellent toujours "la gosse", en plaisantant bien sûr.

Il y avait également de quoi se faire à manger (micro-ondes, poêles, assiettes, bouilloire...).

Le soir nous aurions voulu aller manger un morceau au restaurant, mais nous avons eu du mal à nous restaurer car il n'y avait que des cafés/bars. Il faut dire que nous étions plus en banlieue qu'en pleine ville. Nous avons fini par trouver de quoi nous restaurer dans un "buffet". Ce qui est appelé "buffet" ce sont des petits restaurants où on nous fait griller un peu de viande avec des frites et une assiette d'oignons.

C'est une ville très agréable et très fleurie, mais j'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de bâtiments très imposants, un peu comme on trouve en Russie. Nous avons toujours été hébergés chez l'habitant.

Nous disposions d'un petit studio avec salle de bains, douche lavabo et toilettes. Il y avait un lit pour le couple et toujours un petit lit pour moi dans toutes les



statue en bois : porteur d'eau en 1900

Ensuite, nous sommes allés visiter les chutes de Plitvice.



Le lendemain matin nous avons été boire un café dans ce bar/café : c'était du café turc, donc un café moulu très fin. J'ai demandé un peu de lait au serveur et il m'a répondu "*mais gospa kaava ja kaava*" (*mais Madame, un café c'est un café*). Mais il m'a tout de même apporté mon petit pot de lait...



Oeuf décoré emblématique de Zagreb

Il y a douze étages de chutes et nous sommes allés jusqu'en haut après avoir pris un bateau. Nous étions descendus sur le lac inférieur car les lacs supérieurs sont des chutes. C'est magnifique comme endroit.

Là aussi nous avons passé une nuit dans une chambre d'hôte. Je venais d'être opérée d'une jambe, mais j'étais bien chaussée et bien accompagnée. Nous avons passé une journée allant de lac en lac, c'était pour moi une superbe journée.



Chutes de Plitvica

Le jour suivant nous sommes descendus à Zadar, un port au bord de la mer, dont certains bâtiments ont un aspect un peu oriental.



Nous y avons été très bien accueillis. A chaque fois, nous avons été reçus avec un gâteau ou des fruits, l'accueil a été chaleureux partout où nous avons été hébergés. A Zadar nous avons une chambre d'hôte qui donnait sur la mer, qui était d'un bleu incroyable. Nous y sommes restés deux jours car la ville nous plaisait.



Poteries décorées à Zadar

Un dimanche nous sommes allés en ville pour acheter quelques victuailles. Les petits "markets" (magasins d'alimentation) sont minuscules et très exigus, on trouve les capsules de café par unité, par exemple.

Il n'y a évidemment pas l'abondance de ce qu'on a dans un magasin d'alimentation en France. On y trouvait de tout mais en petite quantité.



Campanile croate



chèvre en montagne

J'ai constaté ça dans toutes les villes, aussi bien à Zagreb qu'à Zadar. La charcuterie est particulièrement savoureuse. Car le soir nous dînions dans notre chambre.

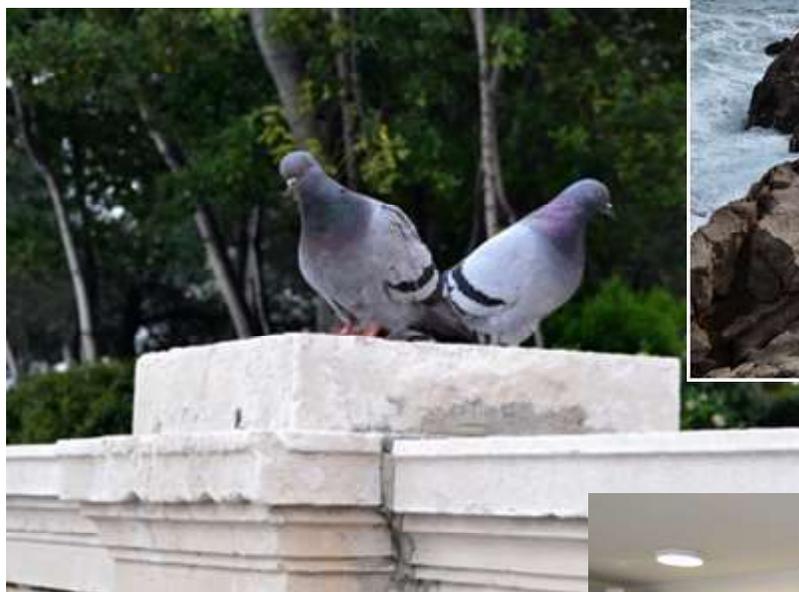
Nous sommes également allés dans un campanile où la messe était dite en Croate.



Après Zadar, nous avons longé la côte vers le nord jusqu'à Opatija à la végétation luxuriante.



La Sirène d'Opatja



Puis nous avons continué sur Rijeka.

En ville, comme il pleuvait, nous sommes allés chez le coiffeur, d'autant qu'une petite pause coiffure nous était nécessaire.

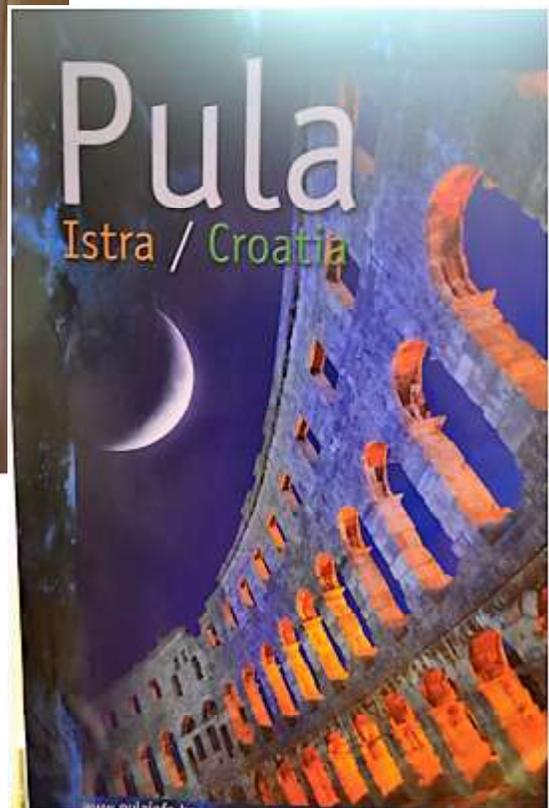


Puis, nous avons fait le marché : nous avons acheté de la viande fumée que nous avons bien emballée pour la mettre dans notre valise.



Charcuterie fine à Rijeka

On y trouve des arènes.



A Pula nous avons visité les deux îles qui s'appellent Krk et Cres.

Nous y avons couché chez l'habitant. Après Pula, nous sommes allés à Umag.



Umag

Dans les auberges où nous nous arrêtons le soir il n'était pas rare qu'un cochon grille dans la cheminée



Ensuite nous avons pris l'avion de retour. En quittant ce pays, j'étais toujours remplie d'émotions. Il faisait entre 22 et 24 degrés avec un peu de vent quand même. Comme on venait de l'Italie, ensuite nous sommes allés à Venise.

*“Se souvenir, ce n’est pas forcément regarder en arrière,
mais cela nous permet aussi d’avancer :
nous avons une singularité qui tient dans notre histoire
personnelle, dans notre mémoire ; il faut peupler la mémoire
de souvenirs, c’est aussi l’un de nos biens les plus précieux :
à un moment de notre vie, nous étions là !!!”*

*“Il est un moment nécessaire
qui termine un passage
Tu as laissé Ta trace
Ton énergie change de forme
et poursuit sa route
et son existence
dans l’univers toujours vivant
Nous savons que Ta trace
en nous ne s’effacera jamais”*

Maria Car née Gasparac